Andrézieux-Bouthéon

Histoires singulières pour une histoire collective

Commission histoire de la commune et de ses habitants

ANDREZIEUX-BOUTHEON d'envie

Mars 2012

n°1

Participation 6,50€

REMERCIEMENTS

Nos très vifs remerciements vont à toutes les personnes qui ont mis à notre disposition témoignages, souvenirs, documents, et compétence, ainsi qu'à tous ceux, qui, si peu que ce soit, ont contribué à l'élaboration de ce recueil.

Nous remercions aussi tous ceux qui nous ont soutenus dans ce projet et entre autres, au démarrage, l'espace socio-culturel, celles qui nous encouragent et celles qui nous encourageront.

PRÉFACE

"On s'est mariés jeunes, sans rien connaître de la vie, pour s'échapper. On croyait que les enfants s'achetaient..."
Ainsi, s'exprime "une jeune fille des années 60" (cf p.20)

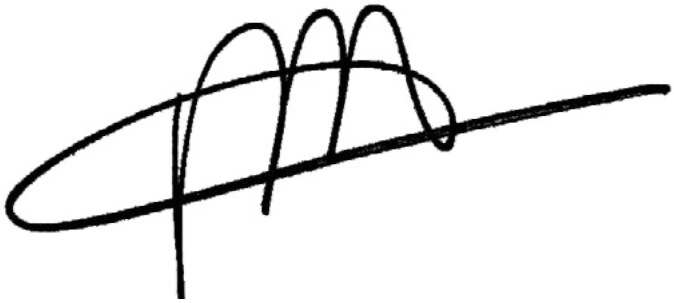
Témoignage d'un temps vécu, il y a deux générations à peine!

À travers ces divers témoignages, on réalise à quel point nous avons changé de civilisation et comment par la fusion de deux villages et la naissance de la ville d'Andrézieux-Bouthéon, les habitants ont su, en moins de 50 ans, évoluer de l'âge encore majoritairement agricole, à l'âge post-moderne de la communication tous azimuts et de la technologie omniprésente.

Cela n'a-t-il pas été trop rapide, n'avons-nous pas été trop vite et trop loin... ? Il faudra le recul des historiens pour en juger ; mais dans l'immédiat, ce recueil des "Histoires Singulières d'Andrézieux-Bouthéon" permettra à chacun de refaire avec nostalgie, tendresse, curiosité ou émerveillement, le chemin parcouru en deux générations.

Bonne lecture à tous !

Brigitte MARTY
Vice Présidente du C.C.A.S.
Adjointe déléguée à la Vie Sociale
Mairie d'Andrézieux-Bouthéon



AVANT-PROPOS

Ce recueil est une réalisation collective qui est le fruit du travail de la commission « Histoire de la commune et de ses habitants ».
Cette commission s'est mise en place en 2003 dans le cadre de la politique de la ville d'Andrézieux-Bouthéon.
Elle est composée d'un groupe d'habitants bénévoles qui s'intéressent aux histoires de vie des habitants pour écrire l'histoire de l'ensemble de la commune.

Plutôt qu'un travail minutieux de recherches historiques, elle a choisi de mener un travail de mémoire, riche de multiples rencontres.

Dans ce recueil :

Vous ne trouverez pas une vérité mais des vérités propres à des habitants de tous âges,

Vous ne trouverez pas seulement des faits actés et prouvés mais surtout des souvenirs, parfois approximatifs, avant tout partagés avec beaucoup d'émotion, de tendresse, d'humour…,

Vous ne trouverez pas d'ordre chronologique mais un pêle-mêle de témoignages au gré de nos rencontres, et pour une lecture au gré de vos envies,

Vous ne trouverez pas la totalité des témoignages mais une trentaine de textes annonciateurs de futures publications,

Vous ne trouverez pas de nom ou très peu, mais des prénoms humbles et discrets, d'ici et d'ailleurs,

Vous trouverez surtout de belles histoires…vos histoires...notre histoire.

TABLE DES MATIÈRES

Andrézieux-Bouthéon : le mariage p 6
Transformation d'un paysage p 10
Acrostiches : Andrézieux-Bouthéon du point de vue des lycéens p 11
La surprise de Pierre p 14
Le métier de ma mère : modiste p 15
Jeunes filles des années 2000 p 16
Etre jeunes filles dans les années 60 p 19
Nous étions jeunes filles dans les années 60 p 20
La Fabrique p 22
Le samedi de Philomène p 28
La Chapelle : j'ai tout entendu p 29
Notre pays est dans notre cœur p 30
Un personnage : le Docteur Lacoste p 36
Un dimanche au bords de l'eau p 42
Histoires d'eau p 43
Souvenirs au fil de la Loire p 44
La drague p 46
La Loire terrain de jeu p 47
Les dancings des bords de Loire p 48
La Loire et ses colères…à Andrézieux-Bouthéon p 50
Témoignage épistolaire p 52
Chanson des bords de Loire p 53
Petit Dédé Andrézien p 54
Histoires de « garnements » andréziens ! p 55
Andrézieux….10 juillet 1944 p 56
Une femme qui avait du cran p 57
Ils transmettent... p 58
Les souliers du dimanche p 61
…et les souliers de tous les jours p 62
Acrostiches : la Chapelle du point de vue des écoliers p 64
Histoire du rond-point Hélène Boucher p 66

Andrézieux et Bouthéon : le mariage !

Dans les années 60, l'industrie du charbon déclinant à Saint-Etienne, il fallut trouver des terrains pouvant accueillir des usines, et l'on se tourna vers la plaine du Forez.

Monsieur Desgranges, maire d'Andrézieux, se porta candidat au nom de sa ville pour accueillir des industriels : Bennes Marrel, Berliet, Auga…

Un transport en car fut organisé et on lança le chantier de l'autoroute, terminé en 1975. Il fallut créer des infrastructures nouvelles, et l'économie locale se développa.

La ville entreprit l'assainissement du quartier de la Chapelle et la construction de logements afin d'accueillir les travailleurs, dont beaucoup arrivaient de Lyon (en particulier de l'Ecole Berliet, qui s'apparentait à l'école de la Manufacture d'armes de Saint-Etienne).

Après l'échec de la constitution de la communauté de communes des trois ponts (Andrézieux/Saint-Just-sur-Loire/Saint-Rambert-sur-Loire), Andrézieux manqua bientôt de terrains à proposer.

La voisine Bouthéon possédait en revanche de nombreux terrains plats et sablonneux. Le « mariage » des deux villes eut donc lieu, en 1965, et l'économie locale retira beaucoup de cette réunion. De nombreux emplois furent créés.

Jean -Jacques (témoignage recueilli en 2004)

Le 1er mars 1965 : Andrézieux et Bouthéon fusionnent

Extraits du Journal « Le Progrès » du 3 mars 2005

Officiel : Andrézieux et Bouthéon, une seule commune

CETTE fois, c'est officiel : par décret ministériel du 18 février, les communes d'Andrézieux et de Bouthéon ne font plus qu'une.

La nouvelle commune prend le nom d'Andrézieux-Bouthéon, son chef-lieu est fixé à Andrézieux et elle est rattachée au canton de Saint-Galmier.

Le décret précise que « la fusion des deux communes aura lieu sans préjudice des droits d'usage ou autres qui peuvent avoir été acquis ».

« Les modalités particulières de cette fusion, notamment : matière financière et patrimoniale, seront fixées, en tant que besoin, par arrêté du préfet de la Loire. »

Si l'on s'en rapporte au recensement de 1962, le chiffre de la population totale de la nouvelle commune d'Andrézieux-Bouthéon est de 3 331 habitants.

En attendant les prochaines élections, la nouvelle commune sera administrée par un conseil où entrera une partie des membres des anciennes assemblées communales.

Dernières dispositions de l'arrêté :

« Les indemnités qui pourraient être dues par les officiers publics ou ministériels bénéficiant du rattachement, seront réglées à l'amiable entre les intéressés sous le contrôle du gouvernement au lieu par arrêté du garde des Sceaux, ministre de la Justice, pris après avis du procureur général près la Cour d'appel pour les greffiers, et après avis de la Chambre de discipline et du Tribunal pour les autres officiers publics ou ministériels. »

Journal Tribune le Progrès 1965

A l'époque, ce regroupement n'a pas véritablement suscité dans la population des débats animés. Tout juste avait-on noté quelques inquiétudes du côté de Bouthéon … Andrézieux était une petite commune riche avec des industries, et Bouthéon avait beaucoup de terrains mais ne pouvait se permettre une extension car pas assez riche.

Au nom du développement économique et au-delà de l'esprit de clocher, la fusion a très vite été considérée comme inéluctable et a été officialisée sans passion ni anicroche…

Pierre Desgranges Maire d'Andrézieux et Jean Imbert Maire de Bouthéon, entourés de leur Conseil Municipal respectif, ont préparé cette fusion, pratiquement conclue dès la première rencontre …

M. Jean Imbert
ancien maire

Jean Imbert, maire de Bouthéon, ici retraité, avait commenté la fusion quelques années après pour la presse locale.

Pierre Desgranges, maire d'Andrézieux, député, ancien résistant et déporté, avait joué un rôle majeur dans la fusion avec le Préfet de la Loire.

Echos et témoignages

Pierre, élu à Bouthéon, a vécu la fusion Et se souvient...

« Cela a été critiqué par les gens de la commune qui nous ont accusés de vendre Bouthéon, et le conseil avait peur d'avoir commis une gaffe».

Georges, benjamin du 1er Conseil Municipal de la nouvelle commune Andrézieux-Bouthéon raconte...

« C'est Pierre Desgranges, sans doute avec l'appui d'Antoine Pinay alors Président du Conseil Général, qui est à l'origine de la fusion ; ces élus étaient des visionnaires en estimant que le développement de la région stéphanoise ne pouvait se faire que vers la plaine...»

En 1965, au moment de la fusion, Jacques est déjà un élu aguerri d'Andrézieux :

« Cela a été vite fait, même en tant qu'adjoint, j'ai été averti au dernier moment. Il y a eu un conseil municipal provisoire puis de nouvelles élections... une lettre à la Poste en somme !»

Et l'esprit de clocher...

D'une façon générale, les habitants de Bouthéon déploraient d'avoir été mis devant le fait accompli. Leur crainte portait sur la représentation : «ne risque-t-elle pas de nous lèser ?, avec sept conseillers pour Bouthéon et seize pour Andrézieux»
Certains craignaient que les voisins andréziens méconnaissent les problèmes propres aux bouthéonnais et les négligent...

Antoine, lui, se voulait rassurant... :

«... le territoire de notre commune s'étend sur 1,100 ha, presque le double d'Andrézieux : la zone industrielle va en occuper la majeure superficie, or nous savons déjà que la plupart des logements seront construits à Andrézieux...
Bouthéon a été et demeurera un pays à vocation agricole. Les quelques pâturages que nous abandonnons à la zone industrielle ne nous enlèvent pas les Chambons fertiles des bords de Loire...»

Une large partie du conseil municipal unifié de 1965 dirigé par Pierre Desgranges.

Elections générales les 14 et 21 mars 1965 : la liste « pour le développement et la prospérité d'Andrézieux-Bouthéon », conduite par Pierre Desgranges et Jean Imbert obtient dès le premier tour 22 élus sur 23 sièges.

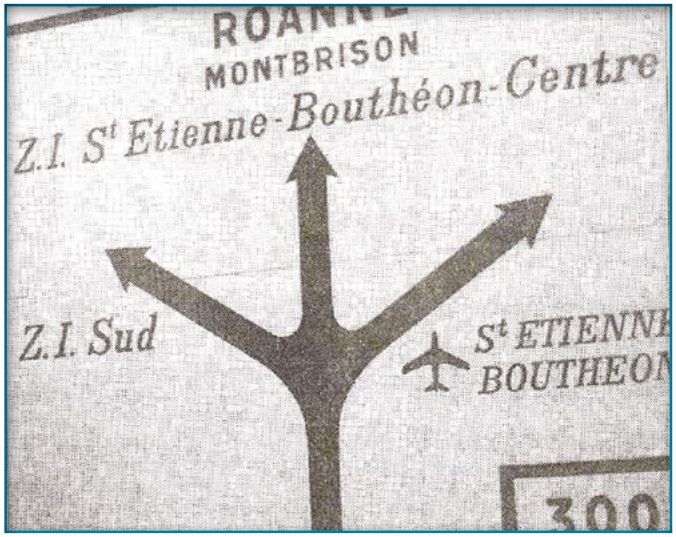
Sur la photo : *en partant de la gauche*
Debouts : M.Maisonnaute (secrétaire de mairie), Rémy Bonis, Jean Lardon, Pierre Desgranges Maire (ancien déporté), André Choitel, Marcel Michat, Noël Merley, Georges Bonnet, Pétrus Bruel, Jacques Meunier 4ème adjoint,
Assis : Gérard Chenaud, Frédéric Paricaud (seul opposant), René Changea, Georges Berlier, Jean Vignon, Antoine Besson, Marcel Colomb, Joseph Mayoux, Jean Imbert (2ème adjoint), André Richard (1er adjoint)
Absents sur la photo : Gaston Pahlol (3ème adjoint), Georges Riboulon, Pétrus Juban, Jean-Baptiste Berlier

...La touche humoristique...
Mais où donc est passé Andrézieux ???

Ces panneaux, en même temps que d'autres, avaient été installés dans les années 1970 pour orienter les automobilistes... avec l'indication des zones industrielles sous la dénomination : ZI St-Etienne-Bouthéon-Centre ou encore ZI Sud... mais aucune trace d'Andrézieux !!

La préfecture avait privilégié Bouthéon malgré la fusion des deux communes, probablement simplement par référence au nom de l'aérodrome... de quoi fâcher des élus issus d'Andrézieux !!!

La bataille pour faire rectifier l'affichage en ZI Andrézieux-Bouthéon ne fut gagnée que par le départ du Préfet de l'époque... Avec lui, les panneaux tombèrent dans la poussière et dans l'oubli...



Transformation d'un paysage...

Autrefois, à la place des immeubles de la Chapelle, il y avait beaucoup de verdure (ma voisine y gardait les vaches !).
Puis, lorsque les «bennes Marrel» se sont installées ici, on a construit des logements H.L.M. En 79, je suis venue m'y installer car les appartements étaient moins chers qu'à Saint-Etienne. A l'époque, c'était encore la campagne. A la place du collège, il y avait des champs. Le soir, on entendait le chant des crapauds.

Josée (témoignage recueilli en 2004)

1986 - aujourd'hui lotissement Petit Prince

Aménagement du quartier

1ère zone industrielle

Acrostiches

Élèves du lycée Pierre Desgranges, 2006-2007
(textes produits dans le cadre d'ateliers collectifs en classe)

I comme Intégration
N comme Nombreux
T comme Télévision
E comme Etude obligatoire
R comme Rires
N comme Nouveauté
A comme Agréable
T comme Travail

Une Lycéenne

Lycée d'
Andrézieux-Bouthéon

Cité scolaire où il y a des
Habitants d'
Andrézieux qui étudient Au lycée
Pierre Desgranges.
En effet,
Le lycée accueille beaucoup de
Lycéens de diverses
Ethnies

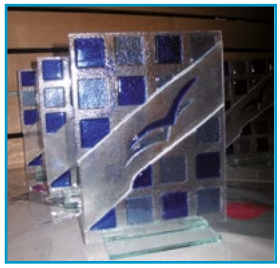
Deux Lycéens

*A **B**outhéon, petite ville à la périphérie d'Andrézieux,*
On peut trouver dans le centre
Une place paisible et
Tranquille. Plus loin on aperçoit un
*c**H**âteau rénové*
Et rouvert au public. Si on descend aux gourds,*
on se promène au
*b**O**rd de la Loire pour se reposer à*
*Bouthéo**N***

Un lycéen

**Anciennes gravières*

Lycée



Ed

Nationalité

Vécu

spOrts

Loire

Maxime

Aéroport

Nautiform

Diversité

Réunis

Economie

Zone commerciale

Industries

Ecoles

Union

Xénophilie

un Lycéen

Andrézieux c'est une ville

Nouvelle pour moi (je viens

De

Roanne)

Et avec un

Zeste de modernité, cette ville serait

Incroyablement

Etonnante, il y a beaucoup d'

Usines qui dégagent du

Xénon, ce qui pollue, C'est dommage !

Kévin, Lycée Pierre Desgranges

J'Aime bien le foot d'Andrézieux
Je trouve que c'est graNd
Ils sont Déterminés
Ils vont peut être monteR en CFA
Ils sont bien placés En CFA 2
avec Zanzetto
Et JakI
Ils ont une bonne Envie
Et éqUipe
X

Sabot, Lycée Pierre Desgranges

AMICAL
JEA**N**
DÉFENSE
RESPECT
ESPRIT
ZIZANIE
INTELLIGENT
ESCALADE
VIE
VIEU**X**

BOUCHONS
P**O**NT
MA**U**RIAC
TL7
ATL**H**ÉTISME
ENVOL
B**O**ULODROME
NICOLAS

La surprise de Pierre

Jeudi après-midi d'octobre, en 2005.

Pierre nous attend dans sa vigne en bas de Bouthéon. Il fait un soleil radieux (Pierre a dit qu'on pouvait venir aujourd'hui : on peut lui faire confiance, il sait lire les secrets du ciel...).

Dans sa vigne dès l'aurore, Pierre Baroux est un homme heureux.

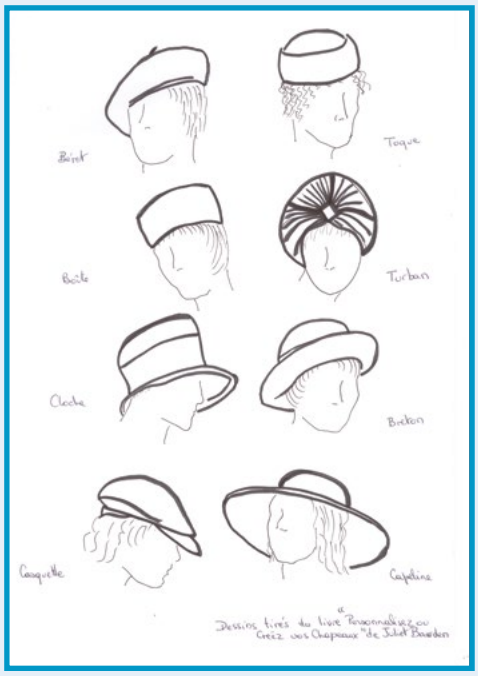
Je viens pour l'entendre parler de sa vigne (et aussi pour le plaisir de le revoir, mais chuuut...), mais il a dit aussi qu'il y aurait une surprise. Je me demande laquelle... Raisin tardif ? Pêches de vigne ?

A l'arrivée, la surprise est à la hauteur du personnage : avec beaucoup de précautions, Monsieur Pierre nous fait entrer un par un dans sa loge et soulève délicatement la manche d'une vieille veste de pluie qu'il laisse là en cas de gros temps. Là, bien à l'abri de la poche, un nid de construction compliquée, véritable petite œuvre d'art : la maison d'un rouge-gorge. Quand on connaît le caractère farouche de cet oiseau, on devine le degré de confiance que celui-là a mis dans ce refuge, dans ce vêtement et dans son propriétaire. « Quand je travaille au jardin, il reste à côté de moi, dit Pierre. Il sait qu'il ne craint rien. Je ne peux plus mettre ma veste, tant pis ! ».

Pierre ne roule qu'à vélo. Il travaille chaque jour sa vigne, qu'il pleuve ou qu'il vente. Il n'a chez lui ni téléphone, ni télévision. Il a 85 ans et il est l'un des derniers à connaître les secrets de la terre, des sources et du ciel et à bien vouloir nous en délivrer quelques-uns, à nous qui avons tout oublié.

Elisabeth (2005)

Le métier de ma mère : modiste



Il ne consistait pas seulement à placer sur les chapeaux un ruban, un bouquet de fleurs, des fruits, des plumes ou de grandes aiguilles très décoratives. C'était un métier extrêmement fatigant.

Dans l'arrière-boutique étaient stockés les cônes de feutre de différentes teintes qui attendaient d'être mis en forme sur des moules en bois correspondant au tour de tête de la cliente. Sur ce moule, le feutre était travaillé, étiré, modelé à l'aide d'un fer à repasser très chaud et d'une « pattemouille » (il n'y avait pas encore de fer à vapeur).

Une fois la forme désirée obtenue, elle découpait le feutre selon le modèle qu'elle voulait obtenir, ou celui d'un modèle de magazine que la cliente avait choisi de porter. Le travail du modelage sur le moule était de loin le plus exténuant et le plus long. La vapeur au contact du cône de feutre dégageait des odeurs écœurantes d'apprêt.

Plusieurs essayages étaient nécessaires et, comme chez le dentiste, elle fixait les rendez-vous ! (Sauf que c'était un réel plaisir de venir essayer son chapeau chez la modiste, ce qui explique que le magasin ne désemplissait pas).

Une fois la mise en forme terminée sur la tête de la cliente, elle faisait les finitions : une coiffe de soie très fine pour l'intérieur, le chapeau devant rester léger et parfaitement terminé, et enfin les accessoires choisis.

Françoise (témoignage recueilli en 2004)

Jeune fille des années 2000

Je viens d'entamer ma troisième année au lycée d'Andrézieux-Bouthéon.

J'ai passé deux années inoubliables, à apprendre à goûter doucement à notre liberté. Le lycée étant situé à La Chapelle, quand nous sortons de l'enceinte scolaire, on rencontre un grand mélange de cultures. Dès que nous finissons plus tôt, on va à ED pour acheter des choses diverses, souvent des boissons et des friandises.

Les jours où on ne veut pas manger au self, on part au kébab, ou au snack, qui sont situés aux environs du lycée.
Pendant l'hiver nous passons nos heures libres dans le bar devant un bon chocolat chaud ou autre.

J'ai aussi assisté à de nombreux spectacles au Théâtre du Parc, grâce au lycée notamment.
J'ai toujours considéré Andrézieux-Bouthéon comme une ville culturelle, et détendue. Avec le charme de son vieux centre, et le dynamisme de ses quartiers.

Mais l'endroit qui m'a le plus marquée, c'est le petit parc près du lycée, à coté du Boulodrome. Je passe beaucoup de temps là-bas, avec mes amies, où on s'amuse avec un rien, on se détend dans l'herbe, sous le parfum entêtant du printemps. Jouer dans les tas de feuilles en automne !

Nous disposons d'une grande palette de choix au niveau des loisirs près de la cité scolaire, comme la piscine, le théâtre, le tennis...

Moi qui habite Saint-Galmier, que je considère comme une ville vieillotte, j'ai un réel plaisir à venir à Andrézieux-Bouthéon, où je trouverai forcément quelque chose à faire, comme les boutiques.
Je garderai toujours une pensée souriante pour cette ville, où j'ai passé de très bons moments.

Une lycéenne
(témoignage recueilli en 2007)

Place du Forez

Bassin extérieur du Nautiform

Le public du Théâtre du Parc

La Chapelle

Le petit bois à côté du boulodrome

Vespa

Etre Jeunes filles dans les années 60

Lorsque j'étais jeune fille, dans le milieu des années 60, j'aurais aimé faire des études. A l'époque, je fréquentais une école dirigée par des religieuses. Elles m'ont poussée à tenter le concours de sage-femme, et je l'ai fait en cachette de mes parents car à l'époque, si un garçon pouvait faire des études, on préférait que les filles restent à la maison.

J'ai réussi le concours. Cela signifiait intégrer l'école de sages-femmes de Lyon et rester à l'internat.

Pour mes parents, cela représentait un coût très important (mon père était ouvrier chez Barriol et Dallière, il gagnait entre 600 et 800 francs par mois).
Mais surtout, il a estimé que l'internat n'était pas une bonne chose pour une fille…

Je n'ai donc jamais entamé d'études, ce fut pour moi une très grosse déception.

Par la suite, les religieuses ont proposé de me recommander à un vétérinaire qui cherchait une assistante, mais là encore, mes parents ont refusé : à travailler en aussi étroite collaboration avec un homme, je risquais de « mal finir » !

Je n'ai donc jamais vraiment eu de métier et j'ai travaillé en usine. Je rentrais ainsi tous les soirs à la maison, ce qui rassurait mes parents.

Je regrette que mes parents, qui étaient par ailleurs un homme et une femme merveilleux, aient été aussi « fermés ». Je regrette aussi de voir des jeunes filles d'aujourd'hui vivre ce que j'ai vécu il y a seulement 40 ans… Ce que vivent aujourd'hui les filles dans certaines communautés ressemble à ce que nous vivions à l'époque. Je me souviens par exemple qu' il n'était pas permis à une femme d'entrer à l'église sans foulard sur la tête…

Gisèle (témoignage recueilli en 2005)

Nous étions aussi jeunes filles dans les années 60.

La vie, pour nous, était à la fois dure et joyeuse. A l'époque, il était exceptionnel qu'une fille fasse des études. Nous aidions beaucoup à la maison, nous étions comme une deuxième mère pour les plus jeunes. Il fallait faire les lits avant de partir à l'école, tordre les gros draps de métis et de lin pour les essorer, aller ramasser de l'herbe pour les 80 lapins !

Les parents étaient stricts. On écoutait leurs conversations mais on n'avait pas à y participer.

On sortait quand il y avait la vogue, mais on ne nous donnait pas d'argent. Pour se faire un peu d'argent de poche, on allait aider à la ferme : ramasser les foins, tourner la baratte, trier les haricots... Et il ne restait plus qu'à se faire belle !

On ne devait pas porter les cheveux courts, le maquillage et les chaussures à talon étaient interdits. Les jupes à la Bardot et les dentelles nous faisaient rêver. On portait des ballerines, on amidonnait nos jupons avec de la gomme arabique ou du fil de fer, on s'achetait des bas chez « Têtu », et puis les copines plus argentées nous prêtaient des tenues.

En guise de laque, on utilisait du sucre, et un rouge à lèvres pour se mettre un peu de rose aux pommettes !

On dansait le twist, mais aussi sur les airs d'accordéon.

On s'est mariés jeunes, sans rien connaître de la vie, pour s'échapper. On croyait que les enfants s'achetaient...

Danièle, Marie, Mauricette
(témoignage recueilli en 2005)

Viens danser le twist

Venez les copains
Tapez des mains
On va faire le twist
C'est le nouveau rock
Rien n'y hésite

N'hésitons pas
Faites comme moi
Suivez bien mes pas

Rythme le twist
Donne-moi la main, là
Tu t'y prends bien
Continue comme ça
Un tour autour de moi
Balance encore tes bras
Viens sur mon cœur
Et rythme le twist

Ah, tourne bien
Oui, tourne bien encore
Oui mais en dansant
N'oublie pas, n'oublie pas
Que je suis là
Tout en rythmant le twist
Entre tes bras
Mon cœur bat pour toi

Rythme le twist
Donne-moi la main, là
Tu t'y prends bien
Continue comme ça
Un tour autour de moi
Balance encore tes bras
Viens sur mon cœur
Et rythme le twist

Ah, tournera
Oui, tourne bien encore
Oui mais en dansant
N'oublie pas, n'oublie pas
Que je suis là
Tout en rythmant le twist
C'est ça le twist
Frappe des mains

Brûle la piste
C'est mieux que bien

Paroles : Georges Gosset.
Musique: Kal Mann & David Appell
1961 "Salut les copains"
Titre original: "Let's twist again"
© Warner Chappell Music France
note : Adaptation française du titre de Chubby Checker
BO du film "Douce violence".

La Fabrique

J'ai repris en 1946 la manufacture de tresses et lacets que dirigeait mon père, Noël Bertholon, avant lui mon grand-père, Joannès, et plus anciennement encore mon arrière-grand-père Laurent, qui l'avait créée en 1881. Le bâtiment avait auparavant été un moulin, dont la construction remontait à 1664.

La fabrique produisait en particulier des lacets pour les chaussures, mais aussi pour les corsets (pour un corset, 3 mètres 50 de lacet étaient nécessaires !).

A l'époque, la Rue de la Fabrique était familièrement désignée par les habitants comme « la Rue Bertholon » !
Avant 1914, l'usine employait une centaine de personnes, essentiellement des femmes, comme quoi le travail des femmes existait déjà à l'époque. Elles travaillaient sur les métiers de tressage du lundi matin au samedi soir.

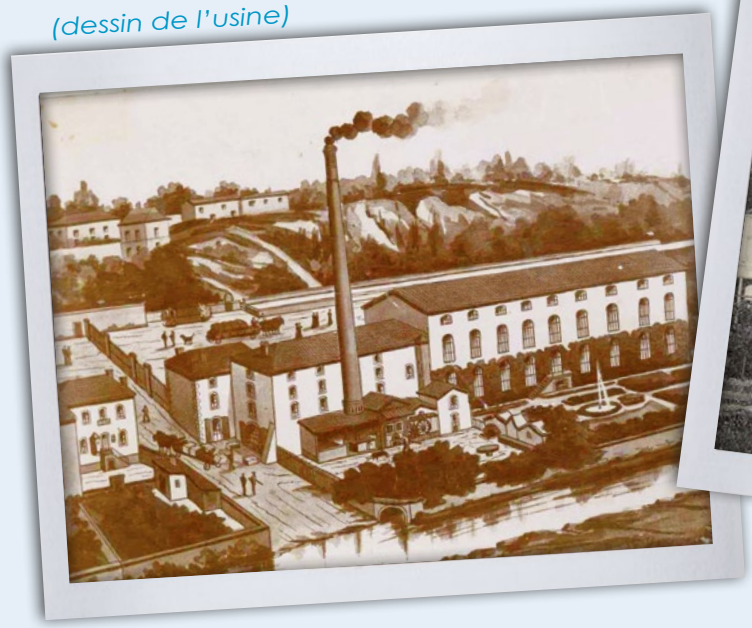
A cette époque, l'usine fonctionnait grâce à la force hydraulique du Furan, puis, dans les années 20, elle a été l'une des premières à fabriquer elle-même son électricité, à l'aide d'une turbine et d'une dynamo (auparavant, on utilisait pour l'éclairage des lampes à acétylène, comme pour les voitures, d'ailleurs).

En 1928, eut lieu la spectaculaire extension de l'usine, devenue trop petite. « Spectaculaire » car il s'agissait de rehausser le bâtiment, de lui rajouter un étage, et ceci sans interrompre la production !

Cependant, mon grand-père, tout absorbé qu'il était par la vie de son entreprise, ne préparait sans doute pas suffisamment ses fils à prendre sa suite, si bien que la succession fut difficile. De plus, les femmes ne portaient plus de corset, la mode en matière de chaussure était au mocassin (chaussure sans lacet), la fabrique perdait des marchés importants, comme ceux d'Indochine et d'Algérie, si bien qu'à partir de 1945, il ne restait plus que 10 employés.

Peu à peu, la fabrique fut donc amenée à réorienter sa production, passant du coton à la « rayonne », à la « serpentine », au nylon, aux lacets pour chaussures de ski, puis, les temps changeant, au tressage de fils de cuivre pour les câbles de télévision…

(dessin de l'usine)



Nous étions alors dans les années 50 et je dirigeais à mon tour l'entreprise. La demande de lacets diminuant toujours, le rez-de-chaussée des bâtiments fut loué en 1959 à un fabricant de fils électriques stéphanois, monsieur Oriol.

La production de lacets se poursuivit encore quelques temps à l'étage, avant de s'arrêter définitivement en 1960. La câblerie, elle, fonctionnait bien et dut étendre ses bâtiments le long de la voie ferrée, une passerelle jetée par dessus le Furan assurant la jonction. Je restai directeur de l'entreprise jusqu'à 1967, où l'affaire fut reprise par un acheteur belge. Je terminai ma carrière comme directeur d'une entreprise de mécanique à Sorbiers.

Mais qu'allaient devenir ces bâtiments ? Ils avaient été conçus à l'époque des voitures à cheval et il était impossible pour un camion de manœuvrer dans la cour... C'est alors que la ville d'Andrézieux m'a proposé de me racheter la fabrique, où s'est implanté le théâtre du même nom.

A l'époque, Monsieur Mazoyer m'avait soumis l'idée de consacrer une partie des bâtiments à l'aménagement d'un musée, il m'avait demandé si j'accepterais de l'aider à remettre la turbine en action, ainsi que les métiers de tressage. Malheureusement, ce projet initial est resté lettre morte.

Dommage, je trouve que cette idée de refaire fonctionner un système hydraulique était bonne car il n'existe plus aujourd'hui d'entreprise « témoin » de ce fonctionnement (à Andrézieux, trois entreprises fonctionnaient avec les eaux du Furan : un moulin, une usine de canons de fusils et notre fabrique. C'était une énergie gratuite et propre).

Quant à mon père, je garde de lui le souvenir de sa passion pour les turbines ! En effet, il passait beaucoup de temps à équiper gratuitement, par pure passion, les habitants des bords de rivière afin de les fournir en électricité gratuite ! (A l'époque, c'était autorisé...)

Aujourd'hui, je regrette de n'avoir plus beaucoup de traces de tout ce passé. Toutes les archives de la fabrique avaient pourtant été conservées dans les anciens bâtiments de l'usine, mais elles ont été dérobées, et c'est pour moi un grand regret...

Le Théâtre de la Fabrique occupe aujourd'hui l'ancienne conciergerie de l'usine.

Jacques (témoignage recueilli en 2004)

Une nouvelle vie pour la Fabrique

Travaux de rénovation de La Fabrique

Extrait « Le Progrès » du jeudi 4 novembre 2010

La Fabrique : un lieu artistique dédié à la création

Philippe Chapat est directeur artistique de La Fabrique depuis 2002 / Barbara Tencner

La fabrique est une ancienne friche industrielle réhabilitée en 1992 en lieu de résidence de création. Philippe Chappat, directeur artistique de la structure depuis 2002 présente les activités qui se succèdent sur ce site.

>> Un petit historique de la Fabrique ?

En septembre 1993, à notre demande, la municipalité met à notre disposition gracieuse une partie des bâtiments en échanges de travaux de réhabilitation. En décembre 93 : le lieu est habilité à accueillir des artistes, du public ainsi que des ateliers de pratiques artistiques à destination du jeune public. La fabrique a donc dix-huit ans cette année. Années durant lesquelles nous avons accueilli, soutenu et accompagné plus de 350 groupes, collectifs et compagnies. C'est d'ici qu'est parti le collectif pour construire l'association LIMACE (ligérienne de musique actuelle) qui à la gestion du FIL, plus grosse scène de musique actuelle de la région Rhône Alpes).

>> Quelles sont exactement les activités de la Fabrique ?

Nous avons un bilan d'activité très important jusqu'à 300 jours de résidence artistique par an et nous fonctionnons avec un budget annuel de 150 000 euros financé par l'État, la région, le département, la commune d'Andrezieux Bouthéon et de Saint-Etienne. Nous employons 4 salariés. Outre les résidences de création, nous avons le label Factorecord (label discographique) et plus de 40 groupes sont déjà venus enregistrer ici. Pour notre volet action culturelle, nous avons une convention avec le Fil pour mener toutes les actions en direction des publics scolaires. Nous pilotons aussi le dispositif culture et handicap sur les problématiques de l'accessibilité aux pratiques culturelles pour les personnes en situation de handicap. Nous venons également de reprendre le dispositif HI Culture : un dispositif régional encourageant les projets artistiques et culturels en milieu hospitalier

>> Vous avez été cambriolé dernièrement ?

Effectivement des cambrioleurs ont dérobé beaucoup de matériel informatique. On déplore notamment le vol d'instruments de musique. Nous avions, hélas, en résidence 4 musiciens et un violon estimé à plus de 20 000 euros a été dérobé. Un préjudice total de 30 000 à 40 000 euros.

Associations résidentes en 2011 sur le site de la Fabrique après rénovation

La Pétanque de l'Envol

Le Modélisme Yatching Club

L'Escrime Club d'Andrézieux-Bouthéon

Le Club Subaquatique Forézien

Le Tennis de Table

Le samedi de Philomène

Il y avait autrefois dans nos villages des figures locales ! Peut-être certains se souviennent-ils, à Bouthéon, de « la Philomène », qui était lavandière et qui était aussi ma voisine.

Le samedi de Pâques 1938 (j'avais 18 ans), vers 18 heures, je rentrais de ma journée de travail et j'allais me confesser lorsque je fus arrêté par une scène pittoresque : Philomène, ayant une fois de plus abusé de la bouteille, était allongée moitié dans l'église et moitié dehors et criait.

Monsieur le curé Jacquemond et Sœur Claire tentaient de sortir Philomène de l'église, Monsieur le curé la sermonnant en patois : « Philomène, vous n'avez pas honte ? Des orgies pareilles ! »

Sœur Claire finit par aller chercher une brouette dans laquelle, toujours avec Monsieur le curé, elle chargea Philomène pour la ramener au logis. En chemin, Monsieur le Curé fut relayé par « Mère Courage », une autre figure locale. Elle et Sœur Claire conduisirent la brouette jusqu'à la maison de Philomène et vidèrent son contenu sur le pas de la porte !

Pierre

(témoignage recueilli en 2004)

« La Chapelle : j'ai tout entendu ! »

La Chapelle, un lieu tant redouté. Lieu dangereux et violent. Mauvaises personnes. Aucun esprit.

J'ai tout entendu sur ce quartier. C'est vrai, moi aussi j'avais peur de cet endroit, mais pour selon, je ne jugeais aucune personne y habitant.

Puis, je suis rentrée au lycée d'Andrézieux. Dans ma classe, nous sommes environ une moitié d'origine française et moitié d'une autre. Aucune gêne, tous soudés. Nous apprenons petit à petit la religion des uns et des autres, sans jugement.

Nous enrichissons nos cultures.

Je me suis beaucoup attachée à un groupe qui a comme origines turque et arabe. Je ne les connais que depuis ce début d'année. Je découvre des esprits, des mentalités stupéfiantes. J'ai beaucoup de complicité avec certains.

Je ne vois pas où ils sont SI différents à part dans leur religion.

Je dois avouer que j'ai été étonnée de ce changement d'image et d'opinion sur cette banlieue.

Comme quoi, il ne faut jamais juger une personne ou un lieu sans connaître son intérieur.

T. 15ans et demi

(témoignage recueilli en 2006)

« Notre pays est dans notre cœur »

Texte collectif de Aïcha, Chaïa, Fatima, Itou, Tourkia et Zoulikha (recueilli en 2007)

Elles s'appellent Chaïa, Zoulikha, Tourkia, Aïcha, Fatima, Itou … Dans les années 1980, elles sont venues de leur Maghreb natal pour vivre en France, et plus précisément à Andrézieux-Bouthéon. Elles parlent de leur vie : là-bas, ici ; elles racontent leur parcours, leurs souvenirs heureux ou non. Elles nous parlent de « leur » Andrézieux-Bouthéon.

Parlez-moi de votre arrivée.

- L'arrivée ici, c'était dur…C'est toujours dur quand on change de pays, de ville, d'endroit. Pour n'importe qui c'est dur. Pour quelqu'un d'Andrézieux qui irait vivre à Marseille, ce serait difficile aussi.
Les enfants s'habituent à l'endroit où ils sont nés. Moi, je pense toujours au village où je suis née. On n'oublie jamais.

- Moi aussi je continue à rêver de l'endroit où je suis née.

La séparation avec la famille a dû être difficile…

- Moi, pendant les trois premiers mois, j'ai pleuré. Je n'avais personne à qui parler. Pour téléphoner à la famille, il fallait aller à la Poste. Puis petit à petit, je me suis habituée.

- Et puis pendant 4 ou 5 ans, au début, on n'est pas retourné au « bled ». C'était dur. Encore aujourd'hui, j'ai une fille et un fils qui vivent en Algérie. Ma fille me dit : « Je pense toujours à vous. C'est long… »

Qu'avez-vous pensé d'Andrézieux-Bouthéon à votre arrivée ?

- Je suis arrivée à La Chapelle. Autour des immeubles, il y avait des tables, des bancs, des balançoires, des rosiers. L'appartement était tout propre. Il y avait des gardiens. On ne devait pas marcher sur les pelouses, pas mettre les habits à sécher à la fenêtre. C'était tranquille. Les enfants ont grandi tranquillement.

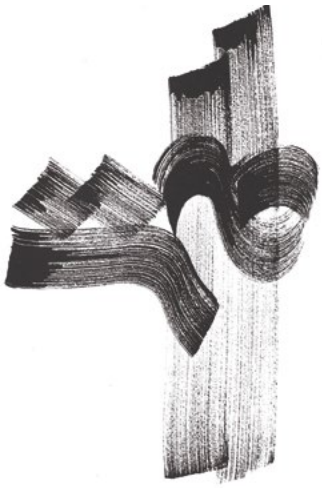
- Moi, à mon arrivée d'Algérie, je suis restée dans l'appartement pendant un mois entier sans sortir. Je ne connaissais rien ! Puis, petit à petit, je suis sortie avec mon mari, au marché, chez le médecin... J'ai connu des voisins gentils, des Français, et une dame marocaine.

- Moi, j'attendais des heures que mon mari revienne en regardant la pendule. Je regardais la télé sans rien y comprendre.

- On ne parlait pas du tout français...

- Moi, je savais juste dire « bonjour ».

- Pendant mes quatre premières années en France, je ne voyais personne. C'était à Veauche. Mes voisins étaient tous français. Nous n'avions pas de salle de bains, pas d'eau chaude, les WC étaient sur le palier, communs avec les voisins du dessous. Mon mari travaillait à Andrézieux, il allait au travail en mobylette. Quand il y avait beaucoup de neige, c'était difficile !



- Nous n'avions ni machine à laver ni couches jetables. Dans notre premier logement, à Saint-Etienne, on avait les WC dehors, il fallait vider le mazout pour chauffer. Quand on est arrivé ici, ça nous a changées ! Le chauffage, une salle de bains...

Comment faisiez-vous pour les courses ?

- Moi, au début, j'habitais au Bourg. J'allais à la petite épicerie de Marie-Jo.

- Moi, j'ai perdu mon mari très tôt et j'ai dû me débrouiller seule. J'ai élevé mes cinq enfants seule, sans voiture. J'en ai porté des sacs de courses !

- Bien sûr, quand on a des enfants, on travaille du matin jusqu'à la nuit... Quand mon mari rentrait du travail en disant « Je suis fatigué ! », je pensais « Et moi, alors, je ne suis pas fatiguée ? ». Bon, maintenant qu'il est à la retraite, il aide un peu pour la vaisselle !

- C'est vrai, heureusement que ça change : les hommes de la nouvelle génération aident leur femme. Mon fils change la couche du bébé, donne la douche aux enfants...

- Le mien aussi s'occupe de ses enfants. Ils font tout à deux. C'est normal : leur femme travaille.

Et maintenant, comment vivez vous à Andrézieux-Bouthéon ?

- Maintenant, à La Chapelle, ça a beaucoup changé. Je trouve que c'est sale. Pourtant, c'est nettoyé régulièrement mais ça se resalit très vite. Les gens ne font pas attention. Le village est devenu mieux équipé, avec des écoles, une piscine...Il y a plus de commodités mais le comportement des gens est moins bien qu'avant ; et on ne sait jamais qui fait les bêtises. Et puis il n'y a plus de concierge dans les immeubles, c'est dommage.

- C'est que pour éduquer les enfants, c'est dur de trouver l'équilibre entre être trop sévère et l'inverse. Si on est trop sévère avec ses enfants, l'assistante sociale intervient...

- Moi, j'habite au bourg, en face de la mairie. C'est joli, c'est calme. Le parc est bien propre. De ma fenêtre, je vois les mariages. J'aime bien ! Pour se promener, on va surtout côté Bouthéon. On marche beaucoup, c'est bon pour la santé !

Comment voyez-vous votre avenir ? Pensez-vous quelquefois à retourner là-bas ?

- C'est difficile de repartir : nos enfants ont fait leur vie ici, il faudrait les quitter, ne plus voir nos petits-enfants. Il y a très peu de gens qui repartent.

- L'avenir, on ne le connaît pas puisqu'il n'est pas encore passé ! Mais nous, quand les enfants auront tous quitté la maison, on repartira en Algérie car j'ai deux enfants là-bas. Mais qui sait, quand je serai là-bas, loin de mes enfants de France, peut-être que je pleurerai comme je pleure maintenant mes enfants d'Algérie…

Vous avez encore vos parents là-bas ?

- Moi, j'ai ma mère qui est encore vivante. Elle a 100 ans ! Elle vit à la campagne, elle se tient droite comme une fille de 20 ans ! Elle n'est pas du tout perdue ! Nous y allons le plus souvent possible, nos enfants y vont aussi chaque été.
Notre pays est dans notre cœur…

Comment se passe la vie d'une personne âgée dans vos familles ?

- Les grands-parents et même les grands-oncles et grandes-tantes vivent avec leurs enfants et petits-enfants. Tout le monde vit ensemble et les petits-enfants sont très proches des grands-parents : ils leur racontent comment on vivait avant. On ne peut pas mettre ses vieux parents à la maison de retraite, c'est interdit. C'est honteux. Dans notre communauté, on peut être insulté pour ça. Personnellement, ça m'empêcherait de dormir…

Mais si les deux membres du couple travaillent, comment peuvent-ils prendre aussi en charge les grands-parents ?

- Et comment fait-on quand on a des enfants et qu'on travaille ? On s'organise. Pour les vieux, c'est pareil, on s'organise. Quelqu'un qui n'a pas du tout de famille pourra à la rigueur aller en maison de retraite. Mais s'il a de la famille, même neveux et nièces, on le garde.

- On se fera enterrer là-bas. On doit être enterré là où on est né. Et puis ici ça coûte cher. Au bled celui qui possède de la terre la donne pour enterrer les gens. C'est gratuit.

Expliquez-moi comment se passe la cérémonie.

- Dans la plupart des cas, il n'y a pas de cercueil, mais un linceul blanc (le tissu doit être neuf) et, pour les femmes, un voile sur la tête. On lit le Coran et on vide de l'eau (symbole de vie) sur la tombe. Trois jours après le décès, on réunit famille et amis autour de la tombe et on distribue du pain et des figues.

- Le jour de l'Aïd*, on n'apporte pas de fleurs mais des choses à manger que l'on distribue. Mon grand-père, le jour de l'Aïd, apportait toujours une figue ou une datte par mort de la famille et les distribuait.

Avez-vous parfois des regrets ? Vous dites-vous parfois « J'aurais dû rester et faire ma vie là-bas ? »

- Pour pouvoir faire notre vie là-bas, il aurait fallu qu'on épouse un homme « riche » (c'est à dire un homme avec un travail). Quand l'argent ne manque pas, vivre ici ou là-bas, c'est pareil. On est venu parce qu'on n'avait pas de quoi vivre.

* grande fête religieuse dans le monde musulman.

Aujourd'hui encore, beaucoup de jeunes de vos pays rêvent de partir…

- Oui, ils veulent partir parce qu'ils ne veulent plus faire de petits boulots de commerçants payés 10 ou 15 euros par jour (c'est le cas au Maroc). D'autant plus que là-bas les commerçants payent des impôts. La vie là-bas a beaucoup augmenté : la nourriture, les maisons, les matériaux de construction, le métal…En Algérie, 60 euros équivalent à 6000 dinars. Au Maroc 10 euros valent 110 francs. Alors ils veulent partir, ils pensent qu'ils vivront mieux ici.

Que leur dites-vous quand ils vous en parlent ?

- On leur explique que la France, c'est plus comme avant. Maintenant, la vie est dure partout. Les jeunes voudraient gagner de l'argent sans rien faire. Mais nous, on a beaucoup travaillé ! Nos maris ont fait des boulots très durs !
Je dis aux mères là-bas : « Gardez vos enfants avec vous. Ils ne trouveront rien là-bas. Ils traîneront dans les rues. En France, ils ne trouveront que la misère… »

Mais vous, avec le recul, êtes-vous contentes d'être venues en France ?

- Oui.

Un personnage : le Docteur Lacoste

Mon père : le Docteur Lacoste

Mon père était un passionné, il débordait d'énergie, lançant sans cesse de nouveaux projets pour sa ville. Aujourd'hui, je crois pouvoir dire que notre ville a retiré, en terme d'image, un grand bénéfice des diverses animations orchestrées par mon père.

En mai 1946, il organisa ainsi un grand prix de Formule 1 (remporté par Raymond Sommer : 100 000 personnes affluèrent à Andrézieux à cette occasion !

Pendant les années de guerre, déjà, des courses avaient été organisées, mais comme l'essence manquait, il s'agissait d'un « raid hippomobile », en voiture à cheval...

Puis il y eut, de 1960 à 1974, les mémorables « Nuits d'Andrézieux-Bouthéon », où des stars de l'époque vinrent tenir l'affiche. On vit jusqu'à 5000 personnes venir applaudir Sacha Distel, Gilbert Bécaud, Annie Cordy...

La fête avait lieu l'avant dernier samedi du mois d'août ; la nuit était longue : les gens dansaient avant, puis après le passage de l'artiste, et des animations spectaculaires, comme le « saut de la mort », étaient proposées.

A l'époque, tout cela se faisait sans apport financier de la municipalité. Mon père comptait sur les entrées pour financer la venue des artistes, mais lorsque l'argent manquait, il finançait de ses propres deniers.

C'était un être peu attaché à l'argent. Si deux de ses passions furent le sport et la musique, la première fut toutefois la médecine, à laquelle il se consacra totalement. L'amour de l'autre fut une constante tout au long de sa vie. On me raconte souvent qu'il n'exigeait pas de paiement pour ses consultations lorsqu'il constatait la pauvreté dans les familles.

Mon père pratiquait la médecine dans un esprit qui lui avait été transmis pas son propre père, qui était lui-même médecin dans le sud-ouest de la France.

Mon grand-père était riche et ne faisait pas payer les patients pour ses consultations. Il avait appris ce métier et l'exerçait pour les gens ; il considérait comme un devoir vis-à-vis de la société de soigner les gens puisqu'il en avait la capacité.

Mon père a été élevé dans cet état d'esprit.

C'était un bon médecin, mais je me souviens qu'un jour où je l'avais accompagné dans sa tournée, je l'ai vu s'agenouiller et prier au chevet d'un enfant mourant qu'il ne savait pas comment sauver.

J'étais petit, cette image m'a marqué…

Jean-Jacques (témoignage recueilli en 2004)

R.L. Lafforgue avec une spectatrice

André Dassary triomphe à la Nuit d'Andrézieux

(De notre correspondant particulier)

Nous avons assisté à la « Nuit d'Andrézieux ». C'est la sixième du nom et son succès a dépassé de cent coudées les précédentes manifestations auxquelles le nom de l'initiateur, le docteur Lacosta reste attaché. Ce fut un succès sans égale et nous ne seront pas accusé d'abus de confiance quand nous affirmerons que plus de trois mille spectateurs avaient répondu aux appels des organisateurs — ils n'en espéraient pas tant, et pour eux, la surprise fut agréable — quelques bonnes volontés, triées sur le volet, assuraient la présentation du programme.

Nous insisterons sur l'organisation matérielle de la réunion. A tout point de vue, elle fut impeccable et, l'expérience du passé, permit de réaliser des prouesses qu'il est opportun de souligner.

L'ambiance fut immédiatement créée par l'orchestre de Marcel Pouzet qui, inlassablement fit les délices des danseurs. Il y avait si peu de ceux-ci qu'ils crevèrent le plancher du bal ! ! et ce n'est pas une galéjade.

Et ce fut André Bazé qui sauva la situation en racontant des histoires tellement abracadabrantes que personne n'entendit les coups de marteau qu'imposait la réparation obligatoire du parquet. Ce ne fut pas tout. André Bazé, après avoir ouvert le feu, rappelle quelques voix célèbres, comme Pierre Larquey, André Claveau, Sacha Guitry, Noël-Noël, Jean Marsac, Jean Tissier, avec une exactitude dans l'invitation qui s'apparente avec la vérité.

Puis voici l'ensemble vocal des « Cinq Pères » ensemble remarquable de sympathie que jeunes garçons qui commencent à faire parler d'eux et qui iront très loin car ils ont énormément de talent. Leur principale qualité est celle de la mise en scène et chacune de leurs chansons relève d'un style bien particulier.

Aussi le public leur fit un accueil vraiment enthousiaste et ils le méritent pleinement.

Les Marconys, handicapés à regret par l'absence d'un des leurs évoluèrent dans le feuillage sylvestre du Parc de la Mairie. Aériens nativement, ils furent dignes de leur réputation. Le public connaisseur leur prodigua ses encouragements.

Enfin l'artiste tant aimé, André Dassary fit son entrée sur la scène, sous les feux étincelants des projecteurs. Pendant près d'une heure, il fit apprécier le volume de sa voix, son intensité, ses nuances et son charme personnel. Il acheva son tour de chant par la « Berceuse Basque » en passant par « Carnaval », « Mon Fandango », « El Muletero », « Monica » et naturellement « Ramuntcho ». Et puis le public s'est arraché André Dassary pour les autographes qu'il accorda avec grâce et gentillesse.

Le succès remporté par André Dassary, l'artiste que rompre et

Et la fête une fraîche et les lam alors qu'ils

ANDRE DASSARY SIGNE DES AUTOGRAPHES.

YVETTE GIRAUD et les CLÉRANS vedettes-clé de «la 8e Nuit d'Andrézieux»

aussi réussie que les précédentes

Une vue du nombreux public qui se pressait à la Nuit d'Andrézieux.

Maurice Baquet

Des Andréziens témoignent …

Monsieur Lacoste était un médecin exceptionnel et un homme au très grand cœur.
Lorsque mon frère avait 14 ans, il l'a sauvé de la fièvre typhoïde. Les gens venaient de partout pour le consulter ; il y avait jusqu'à 4 heures d'attente dans son cabinet. Il avait même mis en place une petite clinique de quelques lits où un chirurgien venait de Saint-Etienne pour opérer.

Il a aussi beaucoup fait pour faire connaître Andrézieux. Il a fait venir Jacques Ellian, organisé des fêtes, des corridas, des courses cyclistes, de chevaux, de voitures… il débordait d'idées et était d'une nature totalement désintéressée.

(Lucien, texte recueilli en 2004)

En mai 1946, j'avais 11 ans.
Le Docteur Lacoste a organisé à Andrézieux un grand prix de formule 1. C'était un évènement inouï à l'époque, juste au lendemain de la guerre, et pour nous qui étions gosses, c'était encore plus inouï !

Il faut se représenter qu'à l'époque, on n'avait pas de télé, et là, arrivaient chez nous, des voitures de courses avec tous les « cracks » de l'époque !

Pour acheminer les spectateurs, des trains spéciaux venaient de Saint-Etienne ! Moi, je suis seulement allé voir les essais la veille du grand prix, en coupant à travers champs pour ne pas payer l'entrée !

(Jean, texte recueilli en 2004)

Extraits et photos :

L'Envol (bulletin municipal) n°86 de mai 2006

Quel Andrézien-Bouthéonnais ne se souvient des « nuits d'Andrézieux » initiées par le Docteur LACOSTE ? Mais au-delà de ces rendez-vous, en 1946, le Docteur LACOSTE, avec Monsieur GROUSSET et l'Amicale des Déportés du Travail, fut l'instigateur du Grand Prix Automobile d'Andrézieux. La passion de l'automobile pour certains, c'est-à-dire les membres de l'A.F.A.A.C. (Association Foréziennne des Amateurs d'Automobiles de Collection), qui sont les organisateurs techniques de ce Grand Prix, la volonté et l'ambition de perpétuer l'image dynamique d'une ville pour d'autres se sont conjuguées, afin de commémorer le soixantième anniversaire de ce fabuleux évènement, dédié à la mémoire du Docteur LACOSTE et de François PAILLERET, Président-Fondateur de l'A.F.A.A.C.

Un dimanche au bord de l'eau

Autrefois, on appelait Andrézieux « le petit Nice » à cause du climat et des nombreuses guinguettes au bord de l'eau.

Jusqu'aux années 50, il régnait ici une atmosphère "fin de siècle".

Le dimanche, les gens arrivaient de Saint Etienne, en train, avec les cannes à pêche.

On faisait de la barque, on se baignait, on s'entassait dans les guinguettes... A l'heure du retour, il n'était pas rare que le train attende les voyageurs retardataires !

Jean-Jacques (témoignage recueilli en 2004)

Histoires d'eau

Je me souviens des lavandières qui partaient avec leurs brouettes laver le linge dans les eaux du Bonson.

Nous, on était gosses et on allait pêcher « à la grattée* » pour vendre notre friture dans les restaurants (à la Véranda, au Restaurant François...).

A l'époque, il y avait beaucoup de poisson, on trouvait des truites dans la Loire. Cela a duré jusqu'à la construction du barrage de Grangent, dans les années 55 à 60. A partir de cette date, la friture servie dans les restaurants d'Andrézieux-Bouthéon était importée des pays de l'Est).

Notre endroit de prédilection se trouvait au-dessus des laveuses. Mais comme nous agitions les eaux en pêchant « à la grattée », elles étaient en colère contre nous.

Parfois elles nous envoyaient le garde (un grand-père à vélo !) Evidemment on le voyait venir de loin et on avait vite fait de se cacher!

* remuer le fond du cours d'eau avec les pieds pour attirer les poissons.

Jean (témoignage recueilli en 2005)

Souvenirs au fil de la Loire ....

Sur la Loire, beaucoup de barques à fond plat que l'on pouvait louer le dimanche pour faire un tour ... les Stéphanois arrivaient par le train pour la danse dans les guinguettes et pour la friture dans les restaurants. A proximité du Pont du chemin de fer, une sorte de mini-plage permettait la baignade. Il y avait du monde... des gamins munis de chambre à air en guise de bouée, quelques plongeurs, dont deux ou trois ont bien failli se noyer ! C'était la plage, « le petit Pertuiset » ! D'ici, on y arrivait très rapidement en passant par la petite rue du Furan, puis la rue de la Loire. Les stéphanois arrivaient par le train, prenaient le chemin de la Loire, se retrouvaient très vite vers la Villa Mauve, « pieds dans l'eau ». Il y avait beaucoup de maisons bourgeoises à Andrézieux, car pour les stéphanois c'était la campagne, très accessible grâce à la ligne de chemin de fer. La gare d'Andrézieux était importante à l'époque !

Avec la Loire et le Bonson à proximité se pratiquait la pêche. Pêche « à la grattée » : jambes nues dans l'eau, pêche professionnelle, au carrelet, l'épervier qu'il fallait lancer, pêche à la truite et aux écrevisses le long du Bonson.

Il y avait également la drague. L'ancienne technique consistait à draguer au milieu de la Loire afin de conserver un chenal de profondeur suffisante pour la circulation des bateaux, mais aussi parce que les bords occupés par les usines et les paysans étaient constitués de digues. Depuis la construction du barrage, les crues sont moins nombreuses et moins importantes. La drague manuelle aussi, chacun avait son coin et raclait avec une grande perche terminée par une sorte de tonneau. Le train passait tous les jours à 14 heures avec ses wagons de sable.

Les dernières lavandières, peu nombreuses, trois ou quatre, étaient plus sur le Bonson . Elles faisaient sécher le linge dans les prés, on les voyait l'été lors des sorties en famille, en passant à pieds par le chemin qui suivait la rivière, ce chemin n'existe plus. Je me souviens, mais c'est beaucoup plus ancien, avoir vu deux ou trois lavandières venir sous le Pont du Chemin de Fer, avant le Furan, là où l'eau était encore claire. Elles faisaient bouillir leur linge dans une chaudière.

Jacques (témoignage recueilli en 2004)

Avant

Après

543. ANDRÉZIEUX — Joutes sur la Loire

799. ANDRÉZIEUX
Rendez vous estival des Baigneurs de la Loire
L'Avenue de la Gare

ANDRÉZIEUX La Gare
26 7 1904

La drague

La drague sur la Loire

1904 – pont sur le Furens (ancien nom du Furan) avec le train transportant le sable et le charbon, wagons tirés par des chevaux.

A l'origine, la Société MICHAR RIBOULON, puis Francisque et Jules RIBOULON, exploitaient le lit de la Loire, entre les deux ponts, pour en extraire le sable et le gravier.

Cette extraction était faite par la drague, conduite par des ouvriers.

Les matériaux extraits étaient chargés dans des caisses, elles-mêmes sur des bateaux, et étaient ensuite halées par un élévateur pour être stockées sur les bords de Loire. On appelait cet espace « Les Sables ».

Les caisses se détérioraient très vite ; elles étaient alors emmenées dans l'un des ateliers des « Ferronneries de la Loire » où elles étaient réparées.

Les crues de la Loire étaient dans un sens les bienvenues, car elles amenaient sables et graviers. Mais elles inquiétaient mon père qui craignait que la drague fût emportée. Il téléphonait alors en amont du fleuve, à Brives-Charensac pour s'informer de l'évolution du débit de la Loire. Cela nécessitait parfois de ramener la drague près du quai pour un meilleur ancrage et quand cela se passait la nuit, famille et ouvriers s'inquiétaient pour cette manœuvre.

Vers 1930 Francisque et Jules RIBOULON ont cessé cette activité et l'Entreprise a été vendue.

L'exploitation de la Loire entre les deux pont d'Andrézieux a définitivement cessée il y a déjà un certain nombre d'années.

Marcelle

(texte et photos remis en 2008)

La Loire, terrain de jeux !

Les après-midi des vacances d'été, nous allions parfois goûter au bord de la Loire, et surtout nous baigner. Nous allions sous le pont du chemin de fer, et c'est entre les piles que mon frère m'a appris à nager. Je me souviens de ma fierté, le jour, où, pour la première fois j'ai traversé la Loire à la nage, escortée quand même par mon frère.

Plus tard, mais nous n'étions plus des enfants, nous allions « chez la Mère Brun » qui tenait une guinguette au bord de la Loire, avec des barques ; nous en louions et ramions à qui irait le plus vite.

Marcelle (texte remis en 2008)

Les dancings des bords de Loire

Extrait du témoignage d'une Andrézienne

Vers le pont de la Loire, il y avait quatre ou cinq dancings. Côté Saint-Cyprien, les guinguettes de Madame Jacob et de Madame Brun, une de chaque côté du pont. C'étaient des baraques de bois rudimentaires où l'on mangeait, mais on n'y dansait pas.

En 1951, lorsque je me suis mariée, nous sommes allés danser chez Madame Perron (l'actuelle mascotte)

Côté Andrézieux, il y avait le dancing «Les Mimosas».

M.D.

Mes parents adoraient danser et lors d'occasions particulières, nous étions allés en famille au dancing « les Mimosas » .... Lorsque j'ai eu 17 ans, à mon tour, j'y suis allée quelquefois, accompagnée par mes parents. C'était un dancing de bonne réputation et de bonne tenue.

Il était situé sur le bord de la Loire, côté Andrézieux, à l'emplacement de ce qui est aujourd'hui le début « des bords de Loire » à environ 100 m au pied du « Poisson d'Argent ». Le chemin d'accès longeait une petite maison puis le mur du « Poisson d'Argent » sur l'ensemble de sa longueur, avec sur la droite un petit parking informel (peu de véhicules, les danseurs venaient par les cars ou à pieds pour les Andréziens). La salle de bal occupait toute la surface d'un grand bâtiment, et se trouvait surélevée sur une sorte de demi-sous-sol. On y accédait par un escalier extérieur en ciment. A droite, avant l'escalier et juxtaposée au sous-sol, une petite annexe en longueur faisait office de bar.

A l'arrière du dancing, l'environnement extérieur n'incitait pas à la promenade romantique !!! Les bords de Loire n'étaient pas entretenus, ils étaient le paradis « des vorzines » et seuls les plus téméraires s'y aventuraient...

C'était l'époque où l'on dansait le tango, le slow, la valse, le paso-doble... mais l'époque également où le jazz, en particulier le jazz new-Orléans séduisait la jeunesse. J'ai tout de suite aimé cette musique et mes idoles étaient Louis Armstrong, Sidney Bechet, Claude Luther, Ella Fitzgerald etc ... mais aussi le saxophoniste (dont j'ai oublié le nom !) de l'orchestre Fred Bovy qui était l'orchestre attitré du dancing « les Mimosas » !

A 18 ans, j'ai eu l'autorisation de m'y rendre de temps en temps avec une amie, en après-midi le dimanche, et je crois bien que nous y allions autant pour savourer la musique que pour danser ! j'ai encore en mémoire, ce dimanche après-midi émouvant de mai 1959, où l'orchestre de Fred Bovy a interprété exclusivement le répertoire de Sidney Bechet qui venait de mourir…

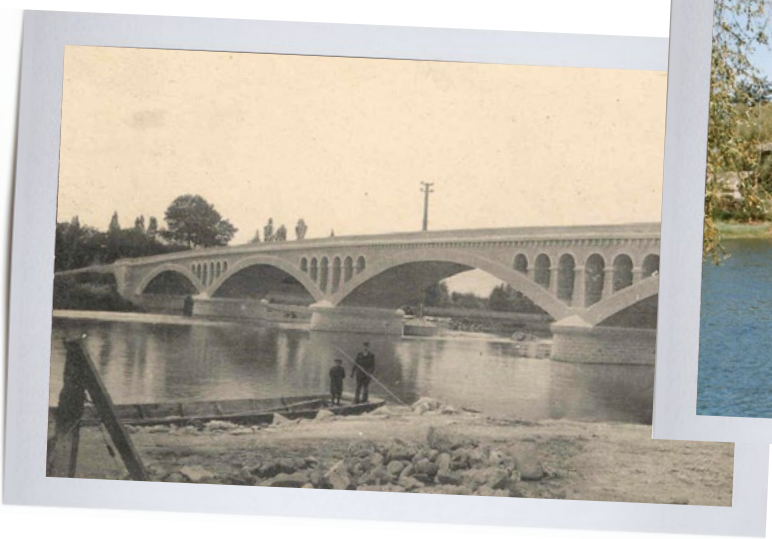
Une bonne décennie plus tard, après avoir changé son nom pour celui « de l'Hacienda », après avoir connu d'autres propriétaires et quelques transformations, après avoir subi les dégâts d'une inondation, le dancing a été totalement ravagé par un incendie et n'a pas été reconstruit.

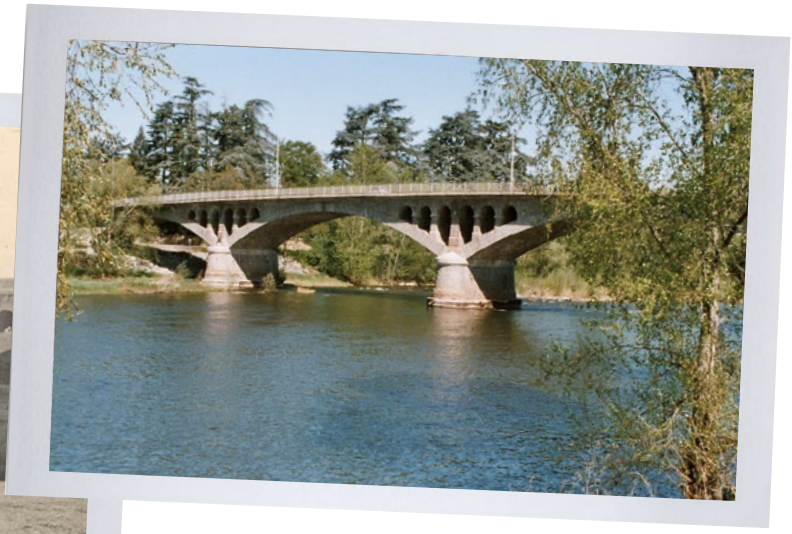
L.T.

Au long des bords de Loire …

hier

aujourd'hui ….





La Loire et ses colères… à Andrézieux-Bouthéon

Déjà, **en 580**, Grégoire de Tours parle de « grand déluge qui inonda la région d'Auvergne. La Loire et l'Elaverés (Allier) se gonflèrent à ce point qu'elles sortirent des limites qu'elles n'avaient jamais franchies causant la perte de beaucoup de troupeaux, un grand dommage dans l'agriculture et renversa beaucoup d'édifices ».

Les crues suivantes furent nombreuses : 1414, 1428, 1567, 1570, 1586, 1608, 1628, 1641, 1707, 1710, 1712, 1789, 1790, 1804, 1823, 1825, 1846, 1866...

En 1790, du 9 au 13 novembre, une crue fit des ravages considérables. A Bouthéon, les dégâts se chiffrèrent en milliers de Livres.
...« le fleuve charria 173 fois autant d'eau que dans le temps de basses eaux »... « 76 maisons s'écroulèrent au Grand Port de St Rambert, au Petit port : 18 , aux Giraudières : 10 » ...

Le 17 octobre 1846, une crue la plus importante que l'on ait connue, dévasta toutes les régions riveraines : au Pertuiset, la Loire s'éleva 14,40 m au dessus de l'étiage et à Feurs la diligence de Clermont fut emportée avec ses 5 voyageurs ; tandis que les premiers aménagements du premier chemin de fer étaient détruits à Andrézieux, le pont suspendu, construit en 1831, fut emporté par les flots. Les mariniers de St-Rambert qui tentaient de disputer au fleuve les nombreux bateaux chargés de houille furent entraînés jusqu'à une culée du pont d'Andrézieux, où ils s'amarrèrent. Mais la culée céda, et 52 personnes se trouvèrent isolées au milieu du courant. Les mariniers de St-Just et Andrézieux tentèrent et réussirent ce dangereux sauvetage.

Dans la nuit du 17 au 18 octobre 1907, la Loire emporta le pont suspendu d'Andrézieux.

Après cette crue dévastatrice de 1907, d'autres crues eurent lieu : **en 1933** par trois fois la Loire déborda ; puis **en 1943** elle dévasta les cultures maraîchères.

Avec la construction du barrage de Grangent (1955-1957), les ligériens pensaient être à l'abri de nouveaux débordements. Erreur ! le barrage ne régule pas le débit du fleuve mais il produit de l'électricité.

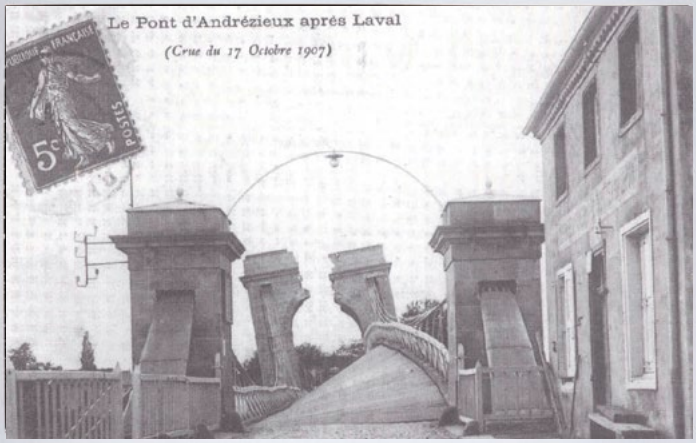
En novembre 1976, la Loire était en crue … elle succédait à une importante sécheresse estivale.

Encore en 1980, l'une des crues les plus dévastatrices du 20e siècle inonda les communes riveraines.

Le 21ème siècle tout juste commencé, la Loire fait encore parler d'elle. En 2002, puis en 2003 … puis plus récemment en 2008. Concernant la crue de 2003, rappelons une exceptionnelle sécheresse en août 2003.

Le 1er novembre 2008, la Commune d'Andrézieux-Bouthéon a été particulièrement sinistrée par les crues du Fleuve Loire et de la Rivière Furan.

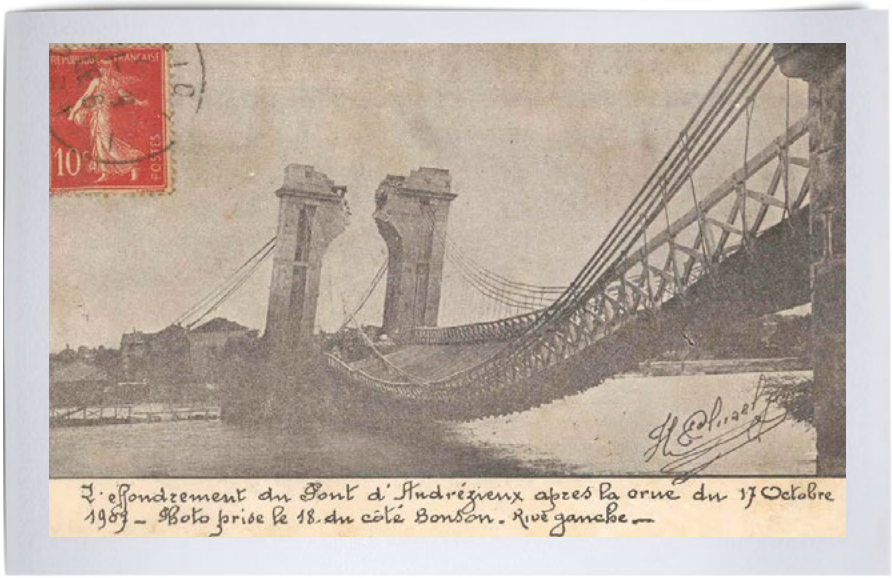
Chez «Marius» le 25 octobre 1943



Vannes ouvertes au Barrage de Grangent

Crue du 1er novembre 2008 photos : bulletin municipal « l'Envol » n° 114 de décembre 2008

Témoignage épistolaire

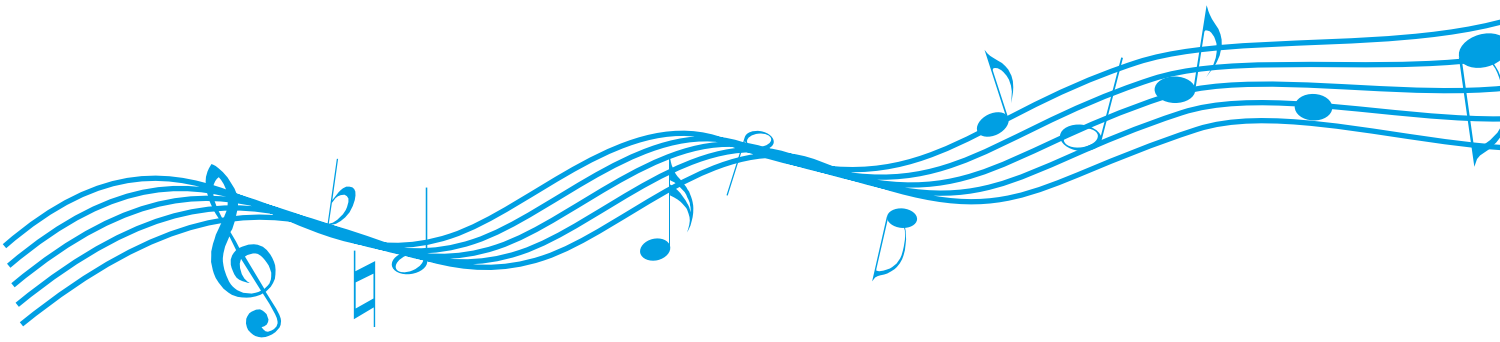


Le 27 octobre 1907, un habitant d'Andrézieux envoie à un proche une carte postale représentant le pont brisé.

Il écrit les lignes suivantes :

« Comme vous le savez, Andrézieux a été bien éprouvé ces temps derniers par les inondations. D'après la photographie que je vous envoie, vous voyez notre pauvre pont dans quel état il est. On parle de trois ans avant d'en avoir un autre, on parle pour le moment d'un pont de bateaux qui serait monté par le génie et en quatre heures. Nous avons beaucoup de curieux, dimanche passé l'on a compté à la gare de La Terrasse 7000 billets pour Andrézieux, sur semaine c'est un va et vient continuel… ».

Chanson des bords de Loire



Sur les Bords de la Loire
Je vais me promenant
Je m'en vais en rêvant
Je revois mon enfance
Mon Dieu qu'il faisait beau
Dans mon village au bord de l'eau

Je me revois sous le pont
Pêchant le goujon
Filles et garçons chantant
des chansons
Les jeunes lavandières
Lavant le linge blanc
Et les pêcheurs contents faisant
leur boniment
Mon Dieu qu'il faisait beau
dans mon village au bord de l'eau

Sur les bords de Loire
Je m'en vais en rêvant
Je dis aux nuages blancs
Je dis aux verts coteaux
Pour moi rien n'est plus beau
Que mon village au bord de l'eau

Et puis un jour, je suis parti
Là-bas en Algérie pendant
de longs mois
Et sur mon mirador
Faisant des rêves d'or
Je revoyais ma Loire jolie
Et tous mes bons amis

Je disais aux blancs nuages
Et aux verts coteaux
Pour moi rien n'est plus beau
Que mon village au bord de l'eau

Et puis sur mon balcon fleuri
Je regarde ma vie
Nous avons eu beaucoup
de peines
Et beaucoup de tourments
Car c'est dur la vie
Quand on perd un enfant

Je dis aux blancs nuages
Je dis aux verts coteaux
Pour moi rien n'est plus beau
Que mon village au bord
de l'eau

Mais beaucoup d'eau
a passé sous le pont
Car j'ai le cœur content
avec mes enfants
Amis qui passez par là
Entrez donc chez moi
Boire un verre en amis

Je vous parlerai de ma Loire jolie

Auguste Julien

(Chanson aimablement remise par un habitant)

Petit Dédé andrézien

Quand j'étais petit, je n'étais pas grand … cette plaisanterie facile a beaucoup compté pour le reste de ma vie. L'oncle Joseph m'appelait « cent kilos », les cousins « la Puce », j'étais pour tous le petit Dédé ! En plus je bégayais. J'ai atteint une taille normale vers dix huit ans.

On ne s'est pas souvent moqué de moi ouvertement mais je me souviens de deux incidents :

Un jour, on jouait au foot dans la cour de la salle d'œuvre, j'ai ramassé un caillou et foncé sur mon agresseur en criant : « j'te casse trois dents ». Plus tard à l'école Sainte-Barbe, pendant un repas (il faut imaginer l'ambiance des années quarante, avec tous les profs sur leur estrade), je me lève et gifle le coupable assis en face, mais lui, plus efficace me colle un coup de poing et me fait tomber sur le cul. J'ai été collé le jeudi suivant et j'ai eu une bonne « gôgne* » sur la joue.

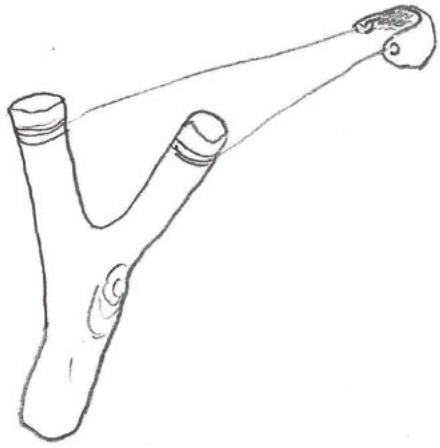
Ma mère me traitait parfois de « sale outil », elle ne s'embarrassait pas de périphrases mais ça n'avait pas de suite. Je me souviens de sa dernière calotte, sans doute pour une insolence … elle n'avait pas vu que j'avais grandi, j'ai attrapé sa main au vol, je ne sais plus la fin de l'affaire. J'enviais mon copain Roger qui criait à sa mère : « je vais me baigner ! » alors que moi, il fallait que je tanne la mienne pendant des heures pour qu'elle me laisse filer. Elle avait une grande peur de l'eau ! … en cet heureux temps la Loire était propre et nous allions plonger sous les piles du pont du chemin de fer.

Je crois que j'embêtais un peu ma sœur, la traitant de commère, veson, chipie, poison… pourtant je l'aimais bien, nous avions fait notre rougeole ensemble, partageant la même chambre.

A partir des mémoires d'André (écrites en 2002)
avec l'aimable autorisation de son épouse Thérèse

* enflure en parler « gaga »

Histoires de « garnements » andréziens !



Avec mon copain Robert, armés d'un élastique, nous coupions la tête des mouches qui se chauffaient au soleil. Avec une loupe nous allumions quelques papiers et je crois que d'innocentes fourmis sont mortes comme Jeanne d'Arc. Pour les frondes faites d'un élastique attaché entre deux doigts, les projectiles étaient coupés dans des fils d'aluminium, le cuivre ayant disparu pendant la guerre.

Un jour que mon frère Jean tournait à toute vitesse la pédale d'un vélo retourné, Armand le fils du boucher* mit son doigt entre la chaîne et le pignon, le bout du doigt vola par dessus le grillage du poulailler de l'oncle Joseph et les poules voraces l'avalèrent aussitôt… enfin, c'est comme ça que j'ai compris cette affaire, peut-être étais-je crédule ?

*ce boucher avait quelques moutons dans un pré (où l'on a construit plus tard la nouvelle poste, qui elle-même a laissé place à la crèche-garderie) après lequel le chemin descendait vers le Furan, au lieu dit Les Cibaudes, la ferme était tenue par les Vignon, la ruine du moulin brûlé était encore debout.

Comme il y a prescription, je peux avouer mes crimes… c'était plus tard, j'avais une carabine, depuis le balcon je vois passer un chat sur le mur au fond du jardin, pan … l'animal tombe du mur, fait un petit saut et ne bouge plus, je prends une bêche et l'enterre proprement. Peu après la cousine Paulette passe à la maison : « j'ai perdu mon petit chat, vous ne l'avez pas vu ? » Cette histoire montre le danger des armes à feu, je n'avais pourtant aucune haine envers les minets…

A partir des mémoires d'André, (écrites en 2002)
avec l'aimable autorisation de son épouse Thérèse

Andrézieux... 10 juillet 1944

Un événement qui a marqué tous les esprits s'est produit à Andrézieux pendant la seconde guerre mondiale. Ce jour là, un groupe de maquisards était descendu de Sauvain pour se procurer des cigarettes. Ils descendaient la rue Aristide Briand, en traction, en jouant un peu les seigneurs (il faut dire qu'il n'y avait pas dans la Résistance que des gens « sensés », il y avait aussi de la canaille, des repris de justice...). Ils se sont trouvés nez à nez avec un groupe d'allemands à la hauteur de l'ancienne école. Un des maquisards a tiré (on ne sait pas pourquoi, il n'avait pas à tirer.)

Evidemment, les Allemands ont riposté, puis ils sont entrés au café Chevron pour téléphoner à la gare de Bouthéon pour qu'on leur envoie du renfort. Moi je jouais sur la place : ma mère est venue m'attraper pour me ramener à la maison.

A mon avis, les maquisards auraient dû alors se replier, mais ils sont restés et ont commencé à tourner dans Andrézieux. On entendait des tirs de tous les côtés et un officier allemand a fini par être blessé. Les Allemands sont devenus alors très excités (il faut dire que, durant cet été 44, ils étaient à cran : en difficulté, ils se repliaient en direction de Paris. C'est d'ailleurs dans un contexte semblable qu'a eu lieu la tragédie d'Oradour).

Toujours est-il qu'ils se sont mis à entrer dans toutes les maisons, y compris chez moi, pour voir s'ils ne trouvaient pas des maquisards cachés. Ils ont tiré un coup de canon depuis l'un des chars, et un obus est allé se loger à l'angle de la bijouterie Déchandon. En face de la bijouterie, il y avait une « Alimentation Stéphanoise Giry », dont la devanture était peinte en rouge. A l'époque, la couleur rouge était facilement assimilée au PC : les Allemands ont envoyé des rafales de balles dans la devanture en criant : « Communistes ! »

Lorsqu'ils sont entrés dans la boutique de Monsieur Bonnefoy, le plombier-zingueur, ils ont vu bouger quelque chose derrière une vitre au verre dépoli et ils ont tiré sans plus chercher à savoir. M. Bonnefoy a été tué sur le coup.

Jean (témoignage recueilli en 2004)

«Une femme qui avait du cran»

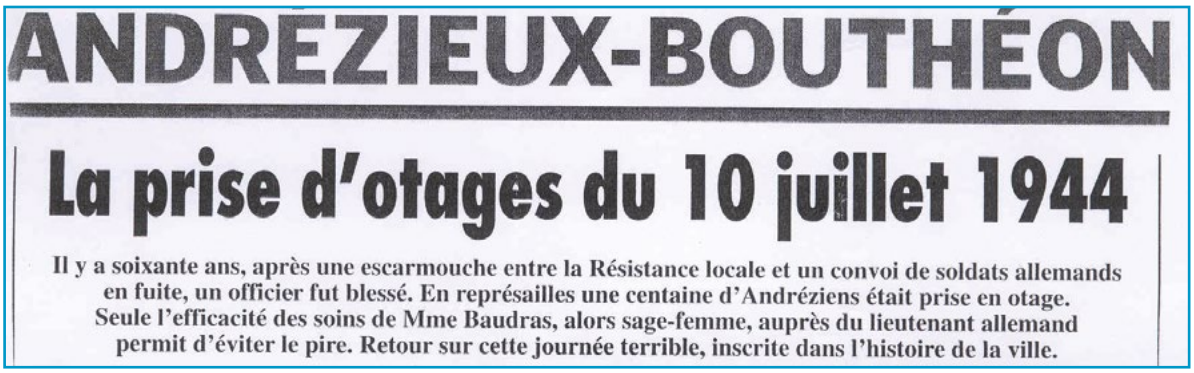
On chercha un médecin pour soigner l'officier allemand blessé. Madame Baudras, la sage-femme, a proposé ses services. On a emmené l'officier chez elle où elle l'a soigné pendant un jour ou deux. Pendant tout ce temps, une quarantaine d'hommes ont été gardés en otage : dans le cas où l'officier allemand ne s'en tirerait pas, les Allemands menaçaient de tuer les otages.

Mais au bout de deux jours, Madame Baudras a assuré que l'homme ne mourrait pas, et les otages ont été relâchés. Plus tard, Mme Baudras m'a raconté qu'elle avait tremblé pendant tout le temps où l'officier était resté chez elle : elle avait peur que l'idée ne lui vienne d'ouvrir son piano : des armes étaient cachées à l'intérieur (comme elle voyageait beaucoup pour accoucher les femmes des alentours, peut-être en profitait-elle parfois pour acheminer certaines marchandises...).

C'était une femme qui avait du cran.

Jeanne (témoignage recueilli en 2004)

Extrait «Le Progrès du 28 Août 1994»



ANDRÉZIEUX-BOUTHÉON

La prise d'otages du 10 juillet 1944

Il y a soixante ans, après une escarmouche entre la Résistance locale et un convoi de soldats allemands en fuite, un officier fut blessé. En représailles une centaine d'Andréziens était prise en otage. Seule l'efficacité des soins de Mme Baudras, alors sage-femme, auprès du lieutenant allemand permit d'éviter le pire. Retour sur cette journée terrible, inscrite dans l'histoire de la ville.

Rose Baudras, ici en compagnie de Pierre Desgranges lors d'une fête familiale de 1970, avait 45 ans en 1944.

...Ils transmettent

Deux témoignages et un extrait présentés lors d'une exposition à la Bibliothèque pour Tous et qui nous ont été remis par Madame VERNAY

Témoignage recueilli auprès de Madame Baudras

Madame Baudras, sage-femme, qui remontait du Château David de Sauzéa où était installée une maternité pour les sinistrées de Saint-Etienne (cette ville avait été bombardée quelques jours avant) a été interpellée par les Allemands au carrefour Salardon (intersection de l'avenue de Saint-Etienne avec la rue de la Chaux) et conduite chez elle sous la menace d'une arme, pour y soigner l'officier allemand (Madame Baudras habitait alors 31, avenue de Saint-Etienne).

Elle constata que celui-ci avait une blessure au ventre (qu'elle jugea peu grave) et une autre à la cuisse qui l'était davantage. Madame Baudras soigna cette blessure (arrêt de l'hémorragie) et dut subir les allées et venues de nombreux soldats allemands venant aux ordres auprès de l'officier. Les soldats allemands arrêtaient tous ceux qui passaient et qui étaient gardés en otages dans le jardin même de Madame Baudras.

Tard dans la soirée, un officier de la police allemande qui parlait français, accompagné d'un major, jugea que le blessé avait été bien soigné et reconnut les bons soins donnés par Madame Baudras.

Vers minuit, tous les otages furent relâchés et les soldats évacuèrent l'appartement de Madame Baudras qui partit en pleine nuit s'assurer que son fils, (réfractaire S.T.O.) avait trouvé refuge dans une famille amie ; Madame Baudras avait réussi à faire avertir son fils de ne pas rentrer chez elle.

Témoignage de Monsieur Thomas :

Le 10 juillet, la bourgade d'Andrézieux, qui à ce moment là ne comptait guère que 3000 habitants, était occupée par un petit nombre d'Allemands, revenus du Front de l'Est. Ils étaient cantonnés avec quelques chars d'assaut, à la petite gare proche de Bouthéon. Les Allemands étaient d'autant plus vigilants qu'ils rentraient et que la victoire n'étaient plus pour eux.

Le maquis, installé dans les bois voisins se faisait de plus en plus pressant, et ce 10 juillet, il a percé une descente sur Andrézieux. Accrochage avec les Allemands, les maquisards se retirèrent sans perte, mais un lieutenant ennemi fut blessé. Les Allemands se déchainèrent aussitôt. Les chars mis en place, les rues, les jardins, les portes et les fenêtres des habitations furent copieusement mitraillés, avec interdiction à quiconque de sortir.

Heureusement, grâce au dévouement et à la compétence de la sage-femme d'Andrézieux, le lieutenant fut pansé et soigné. Des otages avaient été pris, et les Allemands avaient bien averti la population « si lieutenant kaput, 60 Français kaput » … les représailles habituelles.

Mais un événement grave et douloureux survint quand même. Par crainte de maquisards réfugiés dans les maisons, les Allemands pénétrèrent au hasard dans plusieurs d'entre elles, et c'est ainsi que par méprise ils tirèrent sur un digne et honnête commerçant, tranquille chez lui.

Le lendemain tout le village fut atterré par cette nouvelle et c'est la population toute entière qui, très émue, suivit les funérailles de Monsieur Bonnefoy.

Devanture de la boutique de Monsieur Bonnefoy

Témoignage de Monsieur Pétrus Faure - extrait de « un témoin raconte »

Le 10 juillet 1944 eurent lieu à Andrézieux des incidents qui auraient pu avoir des répercussions particulièrement graves.

Depuis 8 heures du matin, un train allemand stationnait en gare de Bouthéon. Il comprenait un important matériel militaire ainsi que des soldats S.S. dit-on. Tout au cours de cette journée, ces soldats désoeuvrés s'étaient répandus dans la localité et plus spécialement dans les cafés. Sur la fin de l'après-midi, des maquisards arrivèrent avec deux voitures aux usines Barriol et Dallière pour prendre de l'essence. Sur l'une d'elles, non bâchée, se trouvait une mitraillette posée sur un trépied. En sortant de l'usine une femme les prévint que des soldats allemands circulaient dans le pays. Effectivement, alors qu'ils passaient rue Centrale (actuelle rue Fernand Bonis), ils croisèrent un officier allemand. Des coups de feu furent tirés par les maquisards. L'officier fut blessé au ventre. Les autres Allemands, témoins de la scène, ripostèrent. Un maquisard fut mortellement atteint et mourut à l'hôpital de Montbrison.

En l'absence de docteur à Andrézieux, le lieutenant allemand blessé fut conduit chez Madame Baudras, sage-femme et infirmière, qui lui donna les premiers soins et pansements avec les moyens dont elle disposait. Pendant ce temps, tous les Allemands alertés se dirigèrent sur le Centre de la ville, les uns à pieds, les autres sur un tank descendu en gare de Bouthéon et armé d'un canon et de mitrailleuses.
Une fusillade éclata : un coup de canon retentit, endommageant l'angle d'un bâtiment (rue A. Briand - bijouterie Déchandon). Les maisons et magasins bordant la place furent pillés par les Allemands qui avaient enfoncé les portes. Les hommes qui s'y trouvaient furent rassemblés sur la place comme otages.

Monsieur Bonnefoy, entrepreneur de plomberie, âgé de 69 ans, fut tué dans son arrière-boutique d'une balle en plein cœur.
Vers 22 heures, cent otages environ furent emmenés en gare de Bouthéon par les Allemands, dont la plupart étaient ivres et de plus en plus surexcités. Au dire des otages, ces soldats forcenés n'avaient qu'une idée en tête, celle de les fusiller. Heureusement, l'officier blessé s'y opposa énergiquement. Quelques instants après, la Feld-gendarmerie, accompagnée d'un médecin allemand vint ouvrir une enquête. Ce dernier constata que le blessé avait été bien soigné et que sa vie n'était plus en danger. Vers minuit, ordre fut donné de relâcher tous les otages.

On suppose que le pire fut évité grâce au sang froid de l'officier blessé qui apprécia les bons soins qu'il avait reçus.

Les souliers du dimanche

Hommage aux marchands ambulants

Lorsque j'étais petite, au début des années 60, nous habitions Saint-Cyprien, loin des commerces.. Nous étions neuf enfants, sans papa, sans voiture, et chaque passage des marchands ambulants était une fête. Il y avait le boulanger, bien sûr, mais aussi le marchand de draps et, le plus attendu, le marchand de chaussures qui passait avec sa camionnette une fois par saison.

Il restait environ deux heures et vendait à chacun de nous la paire de « souliers » qu'il porterait toute la saison.

A l'époque, nous avions la tenue de la semaine et la tenue du dimanche. Les souliers neufs étaient réservés au dimanche, pour aller à la messe, et nous attendions toute la semaine avec impatience. Je me souviens que chaque soir de semaine, on ouvrait les boîtes pour respirer l'odeur du cuir neuf !

Lorsqu'ils étaient déjà un peu usés, nous les portions la semaine.

Quelle différence avec aujourd'hui où l'on achète ce qu'on veut quand on veut !

Notre marchand de souliers a toujours pignon sur rue, à Saint-Just sur Loire...

Quelle ne fût pas ma surprise de le revoir il y a peu de temps sur le marché, toujours fidèle au poste!

Je voudrais aujourd'hui lui rendre hommage : l'arrivée du camion de Monsieur Tardy était pour nous un ravissement !

Marie-Claude (témoignage recueilli en 2008)

... et les souliers de tous les jours

En ce début d'année 2011, « l'étal Tardy » est toujours présent sur le marché du centre-bourg d'Andrézieux-Bouthéon .... Mais aujourd'hui, le Monsieur Tardy du témoignage de Marie-Claude est retraité et c'est son fils qui a pris la relève ... Néanmoins, il a gentiment accepté de nous rencontrer et de nous parler de ses longues années sur le marché andrézien...

A l'origine, mon père fabriquait des galoches qu'il vendait en magasin à Saint-Just. A mon retour de l'armée, j'ai d'abord travaillé avec lui, mais avec l'évolution de la chaussure et la disparition de la galoche, nous avons dû nous reconvertir dans la vente. Pour obtenir un revenu suffisant, nous avons décidé de « faire les marchés ».

Je les ai fait pendant plus de cinquante ans !

A Andrézieux, le marché a changé plusieurs fois d'emplacement. Au début et pendant très longtemps, il était Place du Forez. Ensuite, il a été déplacé sur la petite place en face de l'Usine Barriol et Dallière.

Depuis plusieurs années maintenant, il est sur le parking à l'arrière de l'église. J'ai aussi été présent, pendant quelques années, sur le marché de Bouthéon.
A Andrézieux autrefois, le marché était très important, avec beaucoup de marchands, avec une grande diversité de produits, et une clientèle fidèle. Les véhicules étaient rares, on achetait sur place, et le jour du marché permettait un plus grand choix !

Pour les chaussures, je me souviens avoir eu ici, à Andrézieux, et durant de longues années, une clientèle fidèle de plusieurs familles nombreuses ; les mamans passaient le matin sur le marché, regardaient un modèle ou deux, me passaient commande en me laissant la liste des pointures et le soir, j'allais à domicile faire les essayages aux enfants et finaliser la vente. Ainsi, j'ai chaussé plusieurs générations !!

Un de mes fils a pris la relève sur les marchés et j'en suis fier, mais le commerce a beaucoup changé … les grandes surfaces, la mode trop rapide, la clientèle plus difficile et volatile ont rendu notre métier précaire. Mes enfants (car ma fille tient un magasin et mon autre fils est également dans la chaussure) continuent à acheter à des fabricants français en essayant de garder confort et qualité, mais c'est de plus en plus difficile.

Alors que j'ai eu un camion-magasin pendant plus de vingt ans, aujourd'hui mon fils a dû revenir à l'étalage sur tréteaux car il faut que le produit soit exposé, montré, et être touché…»

Monsieur Tardy (témoignage recueilli en 2011)

mars 2011, de père en fils

Acrostiches

Textes produits lors d'ateliers collectifs en classe de CM1 de l'école A. Rimbaud 2006-2007.

LA CHAPELLE

La piscine est près d'ici.
Ala Chapelle il y a plusieurs écoles

Champs de vignes
Habitants de La Chapelle se promenant dans la rue
Andrézieux : mes grands-parents habitent là-bas
Potagers de citrouilles
Ecureuils qui mangent des glands
La Loire passe à Andrézieux
La piscine de la Chapelle : il y a des gens qui y vont tout le temps
Ecureuils qui se promènent dans les sapins

Mallaurie

Loire
Arthur Rimbaud

Cette ville me plait
Habitant
Aujourd'hui
Piscine
Evoluer
La Loire passe près d'ici
La Chapelle
Equipements

Ethem

J'aimerais...

J'aimerais que le jour du marché change
J'aimerais que la Chapelle ne change pas, à part quand c'est vieux.

Ipek

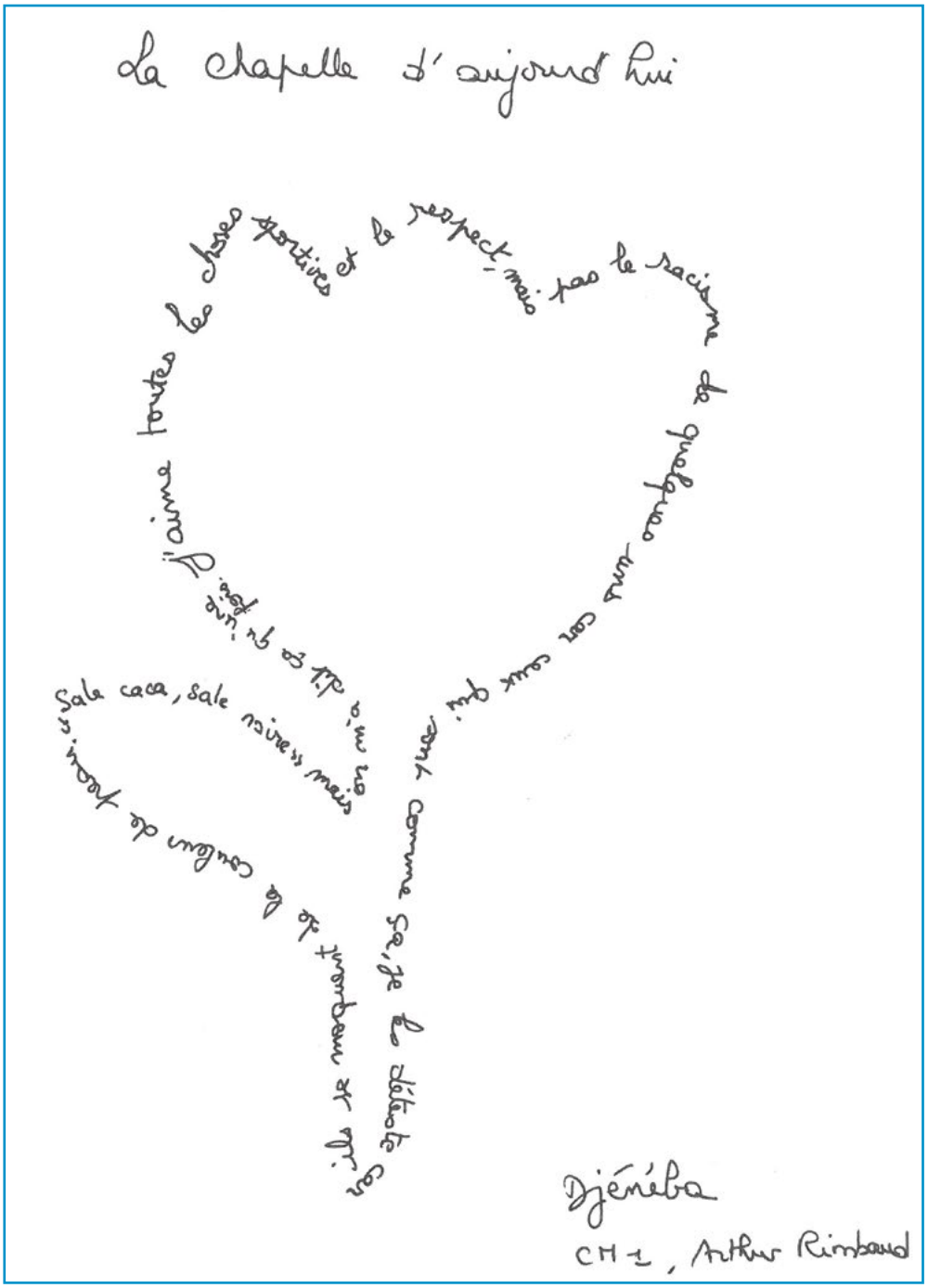
J'aimerais qu'il y ait un grand magasin de sport, un cinéma
Un magasin de Spiderman 1, 2 et 3

Cengiz

J'aimerais qu'il y ait un grand magasin comme Centre 2 ou Auchan à la Chapelle, mais pas cher.

Ayten

Calligramme produit lors d'ateliers collectifs en classe de CM1 de l'école A. Rimbaud 2006-2007



J'aime les choses sportives et le respect, mais pas le racisme de quelques uns.
Ceux qui sont comme ça, je les déteste, ils se moquent de ma couleur de la peau : « sale caca », « sale black » …
Heureusement, on ne m'a dit ça qu'une fois ….

Djénéba

Rond-point : évitons de tourner en rond !

Rond-point Hélène Boucher :

Il est le point de contact entre les deux anciennes communes de Bouthéon et d'Andrézieux, au premier carrefour né de la réalisation des zones industrielles Nord et Sud. Le nom d'Hélène BOUCHER est en rapport avec l'aviation.

Hélène Boucher est née le 23 mai 1908 à Paris. A vingt deux ans, elle cherchait toujours de quel côté diriger sa vie. C'est alors que Jean HUBERT, un ami de son frère se tua en avion ; ce fut une révélation : " je veux être aviatrice ! ". Le 4 juillet 1930, son baptême de l'air détermine chez Hélène une vocation totale et passionnée. Un an après, elle obtient son Brevet de Pilote, le 21ème brevet féminin français.

Les débuts sont difficiles. Le 22 juillet 1932, elle participe au Rallye aérien Caen-Deauville. Elle est la seule femme inscrite. Aux deux tiers du parcours, son moteur lâche, dans un fracas épouvantable, l'avion reste accroché dans les branches : aucune blessure juste une grande peur...

Elle tente d'effectuer seule le raid " Paris-Saïgon " en février 1933. Des ennuis mécaniques graves la contraignent à abandonner à Bagdad.

Entre 1933 et 1934, Hélène Boucher bat successivement sept records et porte le record à 445 km/h.

Pilote d'essai, elle devait présenter le Caudron " Rafale " devant une commission japonaise. Le 30 novembre 1934, 15 heures 21, Hélène monte dans son appareil pour un vol d'entraînement. Elle évolue quelques instants et se prépare à se poser. Sans doute gênée, elle refait un tour de terrain à petite allure. Elle redonne un coup de gaz, et le moteur rugit. C'est la chute mortelle.

Participez !

Vous avez des souvenirs à partager,
Vous avez des compléments d'informations à apporter,
Vous avez des suggestions,
Vous avez envie de nous rejoindre…

Alors contactez nous :

Commission Histoire de la Commune et de ses habitants
CASA
15 rue Emile Reymond
42160 Andrézieux-Bouthéon
04 77 55 55 49

casa@andrezieux-boutheon.com

Recueil des témoignages : Commission Histoire de la Commune et de ses Habitants - **Création graphique :** service communication ville d'Andézieux-Bouthéon **- Crédits photos :** Ville d'Andrézieux-Bouthéon, extraits de la tribune « Le Progrès », Istockphoto, photos personnelles avec autorisation, cartes postales anciennes, archives diverses et Internet.
Imprimé avec le soutien du Centre Communal d'Action Sociale.
Nombre d'exemplaires : 500

Document téléchargement sur
www.andrezieux-boutheon.com

ANDREZIEUX-BOUTHEON
l'envie